



UNIVERSITÀ  
DI PAVIA

Dipartimento di Studi Umanistici

Corso di Laurea Magistrale in

**Letterature Europee ed Americane**

**Éducation et exil dans**  
*Les Petits émigrés de*  
**Madame de Genlis**

Relatore:

Chiar.mo Prof. Vittorio Fortunati

Correlatore:

Chiari.ma Prof. Serena Codena

Tesi di Laurea di:

Emma Montini

Matr. n. 497695

**Anno Accademico 2023-2024**

*Fai della tua vita un sogno,  
e di un sogno,  
una realtà*

Antoine de Saint-Exupéry

# Sommaire

Introduction.....	2
Chapitre 1 : Vie et œuvres de Madame de Genlis .....	4
1.1 La vie de Madame de Genlis .....	4
1.2 Ses œuvres .....	15
Chapitre 2 : Les Petits émigrés .....	21
2.1 Buts du roman.....	21
2.2 Le roman épistolaire .....	23
2.3 La trame .....	24
2.4 Personnages .....	28
2.4.1 Personnages principaux .....	28
2.4.2 Personnages secondaires.....	32
2.5 Thèmes principaux.....	33
2.6 Structure et style du roman .....	35
Chapitre trois : La pédagogie de Madame de Genlis.....	37
3.1 La pédagogie genlisienne .....	37
Chapitre quatre : La vie en exil des nobles émigrés .....	62
4.1 L'émigration pendant la Révolution française .....	62
4.2 L'émigration de la jeunesse dans <i>Les Petits émigrés</i> .....	71
Bibliographie .....	78
1. Œuvres de Madame de Genlis .....	78
2. Textes littéraires .....	79
3. Essais pédagogiques .....	80
4. Essais historiques.....	81
Ringraziamenti.....	82

## Introduction

Cette mémoire cherche à mettre souligner comment la méthode éducative de Madame de Genlis soit impliquée de son roman *Les Petits émigrés ou Correspondance de quelque enfans*. En outre, elle tente de mettre en évidence la valeur du témoignage historique sur le phénomène de l'émigration dans la période révolutionnaire. Cet article a été rédigé avec une approche historico-critique dans le but de contextualiser le travail et les récits des jeunes exilés pendant la période de la Révolution française. En particulier, on a utilisé les sources primaires et les éditions originales des textes de Madame de Genlis afin d'esquisser une vue d'ensemble de la pédagogie de l'auteur. En ce qui concerne l'ouvrage *Les Petits émigrés*, une lecture approfondie a permis de définir les principes pédagogiques de Madame de Genlis et offrir une réflexion sur les défis rencontrés par les jeunes nobles émigrés.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres. Le premier retrace la biographie de l'auteur, de sa jeunesse à son rôle de « gouverneur » des princes d'Orléans, afin de comprendre l'évolution de sa pensée pédagogique. Cette mission singulière a marqué la vie de Madame de Genlis, dont les ouvrages ont toujours eu pour but d'éduquer et de montrer les vertus aux jeunes nobles de son temps. Cette partie comprend également une vision globale de ses principaux ouvrages, dont beaucoup sont encore peu connus aujourd'hui.

Le deuxième chapitre se concentre sur *Les Petits émigrés* en analysant l'intrigue, le style, les personnages et les thèmes principaux afin de mettre en évidence la manière dont le roman dépeint les jeunes en exil et les défis éducatifs auxquels ils sont confrontés.

Le troisième chapitre est consacré à la pédagogie de Madame de Genlis et à la manière dont elle est illustrée dans le roman *Les Petits émigrés*. L'analyse d'articles et d'essais critiques sur Madame de Genlis a permis de mettre en évidence de manière claire et précise les caractéristiques qui la distinguent des divers éducateurs de son époque et qui témoignent de son grand dévouement et de son ouverture à l'égard des jeunes. La deuxième partie du chapitre, quant à elle, tente de positionner ces principes pédagogiques dans le roman.

Le quatrième et dernier chapitre est consacré au thème de l'émigration, un phénomène très important de la Révolution française. Ici aussi, le chapitre est divisé. Dans un premier temps, l'accent est mis sur le phénomène général afin d'expliquer, à l'aide de nombreux

exemples, comment l'exil a été vécu par les aristocrates français, quelles étaient leurs conditions de vie, comment ils subvenaient à leurs besoins et comment et à quel point leur vie a radicalement changé. La condition des jeunes « émigrés » a été au centre de cette première partie, car il existe actuellement peu de témoignages sur la manière dont les jeunes ont vécu la condition d'exilé. La deuxième partie du chapitre raconte l'histoire des jeunes émigrés à l'intérieur du roman.

En résumé, cette mémoire démontre comment la méthode éducative de Madame de Genlis, illustrée à travers le roman *Les Petits Emigrés*, ne raconte pas seulement les vicissitudes des jeunes nobles en exil, mais offre également une vision novatrice de la pédagogie de l'auteur. Cette analyse met en lumière l'importance de l'éducation pour la survie et l'adaptation des jeunes exilés, en soulignant comment les valeurs et vertus éducatives enseignées par Madame de Genlis constituent un point de départ pour la construction d'un modèle éducatif en temps de crise.

## Chapitre 1 : Vie et œuvres de Madame de Genlis

### 1.1 La vie de Madame de Genlis

Félicité de Genlis naît le 21 janvier 1746 dans le château de famille situé en Bourgogne, plus précisément dans la commune d'Issy-l'Evêque, en Saône-et-Loire.<sup>1</sup> Elle est le premier enfant du couple formé par Pierre-César Ducrest et Marie-Françoise Félicité Mauget de Mézière. Le père arrive d'une famille de petite noblesse d'épée bourguignonne. La famille de son épouse, au contraire, fait partie d'une noblesse plus récente.

Le père de Félicité est un homme ambitieux, il souhaite accroître ses revenus et sa situation de vie. Pour cette raison, il emprunte de l'argent pour acquérir le marquisat de Saint-Aubin-sur-Loire. Il veut faire de Félicité une femme forte et déterminée. Il passe beaucoup de temps en voyage pour des affaires et donc la jeune Félicité reste avec sa mère, la marquise de Saint-Aubin, et ses frères en alternant des périodes à Saint Aubin et des périodes à Paris.

La jeune fille de province subit une transformation lors de ses séjours dans la capitale : elle porte un corset, des chaussures étroites et les cheveux bouclés. Son éducation est celle reçue par toutes les jeunes femmes de l'époque : elle doit apprendre les bonnes manières, la modestie, la modération et la patience. On peut dire que, malgré le milieu auquel elle appartient, cette petite fille ne reçoit pas d'éducation à proprement parler.

A ce propos, à Saint-Aubin c'est Mlle Mars qui est chargée de l'éducation de la petite fille ; elle vient montrer une heure par jour les lettres à Félicité qui apprend à lire mais pas à écrire. Elle montre une prédisposition pour la musique et alors un maître vient lui enseigner le clavecin qu'elle joue à l'oreille parce que personne ne lui enseigne à lire une partition. En outre la jeune fille manifeste un goût pour le théâtre ; sa mère pour fêter le retour du marquis de ses voyages, organise de petites pièces de théâtre où la fille joue différents rôles.

Cette habitude se poursuit dans le temps et Félicité joue devant beaucoup d'invités et elle a un grand succès. Elle reçoit aussi des leçons de danse et d'armes qui se révèlent utiles pour les mises en scène pour jouer des rôles masculins mais qui ne sont pas convenables à une jeune fille de son milieu social.

---

<sup>1</sup> Martine Reid, *Félicité de Genlis, La Pédagogue des Lumières*, Paris, Editions Tallandier, 2022

En 1757 finalement, Félicité apprend à écrire toute seule parce qu'elle veut écrire des lettres à son père qui est toujours en voyage. Elle voudrait apprendre aussi le latin, comme son frère, mais sa mère ne le veut pas. En 1759, à l'âge de treize ans, elle doit quitter Saint-Aubin parce que son père est endetté et doit vendre la propriété. Félicité et sa mère doivent vivre dans des châteaux ou des hôtels particuliers à Paris, hébergées pas des amis aisés, parmi lesquelles Alexandre Le Riche de la Popelinière, l'une des figures les plus influentes du temps. Félicité passe beaucoup de temps dans la riche bibliothèque de la Popelinière pour se construire un savoir d'autodidacte. Elle fait des « extraits » c'est-à-dire qu'elle recopie dans de petits cahiers les phrases plus importantes des œuvres qu'elle vient de lire.

A Paris, Félicité est connue pour sa vivacité et son talent pour organiser des fêtes ou l'on joue des comédies. Félicité, toujours soutenue par sa mère, fait ce qu'elle sait mieux faire : chanter, danser et jouer des pièces de musique.

En 1762 le père de Félicité se trouve prisonnier en Angleterre et il devient ami de l'un de ses compagnons de captivité, Charles-Alexis Brulârt, comte de Genlis. Il fait partie d'une famille appartenant à la noblesse de robe qui remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Par volonté de son oncle et tuteur, le marquis de Puisieulx, comte de Sillery, il a servi très tôt dans la marine. Son oncle voudrait pour Charles-Alexis un mariage avantageux avec une femme de qualité.

Le comte de Genlis est libéré grâce à l'aide de son grand-oncle et il peut rentrer à Paris. Il rencontre la famille Ducrest pour l'informer de la situation de Monsieur Ducrest. Il connaît Félicité et il tombe amoureux d'elle. Plus tard le père de Félicité est libéré et rentre à la maison mais malheureusement peu de temps après il tombe malade et il meurt quelques mois plus tard. La marquise et Félicité doivent aller vivre dans un couvent.

Pour aider Félicité, Charles-Alexis décide de l'épouser en secret, sans l'approbation de sa famille et de son tuteur. Le mariage a lieu dans l'église Saint-André-des-Arts à Paris le 8 novembre 1763. Félicité n'a que dix-sept ans quand elle devient Mme Brulârt de Sillery, comtesse de Genlis. Charles-Alexis a vingt-six ans.

Son mariage avec Charles Alexis est tranquille. Félicité passe beaucoup de temps à la cour. Comme toutes les épouses elle devient mère et elle s'occupe de la formation et de l'éducation de ses enfants ; les garçons sont destinés à l'église ou à l'armée tandis que les filles reçoivent l'éducation qui leur est typiquement réservée.

Le génie de Félicité ne tarde pas à se présenter ; son imagination et sa volonté d'écrire produisent des comédies et des histoires d'aventure où elle est la protagoniste et l'héroïne qui doit surmonter des épreuves périlleuses.

Le jeune couple s'installe dans une aile du château des Genlis. La jeune épouse continue à s'instruire toute seule, elle a une forte curiosité pour le savoir et la connaissance en générale qui la pousse à étudier et à lire tous les jours.

En 1765 Félicité et son mari s'installent à Paris. Elle est enceinte de Caroline, sa première fille. Grâce à sa conduite et à sa gentillesse, les Puisieulx aident Félicité à être admise à la cour de Versailles chez des parents qui y habitent. Elle doit se préparer à la perfection pour être présentée au roi Louis XV. En 1766, après cette consécration, à vingt ans, Félicité est enceinte de sa deuxième fille, Pulchérie. Cependant la jeune épouse continue son instruction autodidacte dans la bibliothèque de Genlis. Pendant une fête, Félicité rencontre Jean-Jacques Rousseau en personne et elle lui montre sa personnalité exubérante et sa vivacité. Il devient ami des Genlis et il se rend souvent chez eux. Félicité prend inspiration de leur conversation sur la musique, sur la religion et sur la connaissance en générale.

Un jour, la tante de Félicité, Charlotte-Jeanne Béraud de La Haye de Rion, mariée avec le Marquis de Montesson, organise une soirée et elle demande à sa nièce de jouer de la harpe. Elle veut impressionner le duc d'Orléans, le cousin du roi. La jeune accompagne sa tante chez le prince de Conti, beau-frère du duc d'Orléans et amant des arts et des lettres. Le duc d'Orléans est lui aussi présent pendant le séjour. Dans son château majestueux à L'Isle-Adam, Félicité a joué de la harpe et elle a continué à lire dans la bibliothèque. Après les Genlis et la Marquise de Montesson sont invités à Villers-Cotterêts, cette fois reçus par le duc d'Orléans en personne. Il semble avoir de l'intérêt pour la Marquise de Montesson et bientôt tout le monde est au courant de leur liaison. En 1773 ils célèbrent leur mariage.

La vie de Félicité continue. Elle a un autre fils, Casimir. Elle séjourne chez les Puisieulx et chez des amis de son mari. Elle organise son instruction de façon systématique. Elle étudie l'histoire, la mythologie, les auteurs dramatiques et les poètes. Elle est déterminée à poursuivre sa propre éducation et en même temps à cultiver des relations sociales pendant les fêtes, les bals et les soupers. Elle continue la fréquentation de sa tante, Madame de Montesson et elle fréquente des figures importantes de la période comme la marquise de Boufflers, le comte de Maillebois, le marquis et la marquise Du

Chatelet. Elle se rend souvent à Versailles. Mme de Puisieulx commence à demander la compagnie de Félicité et elle l'accompagne au château de Vaudreuil. Félicité passe dans le château du président du parlement de la Normandie les plus belles semaines de sa vie. Elle compose des comédies et des saynètes. Une fois le séjour terminé, Félicité retourne à Sillery où elle est tenue en haute considération. Elle continue à écrire et à lire. En 1770 le marquis meurt. Après sa disparition Félicité se lie complètement à Madame de Puisieulx en espérant qu'elle lui fasse obtenir un rôle important, une charge auprès d'une membre de la famille royale, en s'assurant ainsi une place définitive dans la haute société. Le duc d'Orléans et sa tante soutiennent l'idée de Félicité. Elle doit s'installer au Palais-Royal et elle doit être à complète disposition de la duchesse pendant tout le jour. Dans un premier temps, Félicité craint d'accepter parce qu'elle ne voudrait pas laisser ses fils et son mari seuls. Enfin elle se fait convaincre par Mme de Puisieulx et elle accepte, consciente de la grande possibilité qu'on lui a offerte.

En 1772 Félicité devient dame de compagnie de la duchesse de Chartres. Elle a vingt-six ans. Toute la famille de Félicité se retrouve à occuper des charges importantes pour la famille d'Orléans. Une fois installée au Palais-Royal, Félicité devient la maîtresse du duc. Ils auront une longue liaison de plus de vingt ans.

En 1773 Félicité tombe malade. Malheureusement le plus petit de ses fils, Casimir est malade à son tour et meurt à l'âge de cinq ans. Après cette tragédie pour la famille des Genlis, Félicité continue sa relation secrète avec le duc d'Orléans et ceci suscite un scandale à la cour. Le mari de Félicité, Charles-Alexis, de son côté, après avoir entendu de la relation entre sa femme et le duc d'Orléans se trouve une maîtresse lui aussi. Cependant, il soutiendra le duc dans ses entreprises militaires dans la marine et pendant la Révolution.

La vie de Félicité au Palais Royal continue tranquillement entre un voyage et l'autre. D'habitude elle accompagne la duchesse mais quelquefois elle se rend seule selon le cas. Elle voyage par toute l'Europe : en Normandie, en Allemagne, en Suisse. Durant un de ses voyages, Félicité rencontre Voltaire dans sa résidence. Félicité écrit de la rencontre avec le grand écrivain en montrant de l'admiration.

Entretemps, le duc d'Orléans entreprend la carrière dans la marine sous faux nome de « comte de Joinville ». En 1776 il est nommé chef d'escadre des armées navales grâce à ses capacités pour les manœuvres maritimes. Madame de Genlis et la duchesse décident

d'accompagner le duc au moment de son embarquement et ensuite de voyager en Italie. Elles s'amuse dans les fêtes et les bals à Florence, à Forli, à Turin, à Naples et à Gênes.

Les années de 1772 à 1779 sont les plus intenses pour Félicité. Elle continue à servir la duchesse de Chartres et à l'instruire aussi. Comme toutes les femmes de son rang, elle n'a pas reçu une éducation complète mais elle a été instruite au couvent par les religieuses bénédictines. Madame de Genlis représente pour elle un mentor, une confidente mais surtout une personnalité à suivre et d'inspiration. Félicité organise l'éducation de la duchesse et lui conseille de prendre des leçons de géographie, de physique et de chimie appliquées aux arts. En effet la duchesse prend des leçons d'art et de dessin. Elle étudie aussi de l'anglais. On peut voir l'aptitude de madame de Genlis pour l'éducation et l'enseignement. Un savoir quasi encyclopédique. A l'âge de trente ans, Félicité commence à montrer un intérêt vif pour la pédagogie et elle cherche à le mettre en pratique à travers le théâtre. Dès son enfance, Félicité passait beaucoup de temps à jouer des comédies dans les fêtes que sa mère organisait. Elle a écrit aussi des pièces théâtrales et elle a dirigé des acteurs pendant les représentations. Elle espère donc faire carrière comme autrice de romans et de pièces de théâtre. Tout cela implique des efforts considérables de la part de la jeune Félicité. Elle a toujours lié le théâtre de société avec le théâtre d'éducation. En effet elle a écrit pour ses enfants des pièces de comédie et en outre elle leur a enseigné à jouer au théâtre. En 1778 elle décide de publier ses pièces.

Félicité est mise au courant de la situation de deux gentilshommes emprisonnés parce qu'ils n'ont pas l'argent nécessaire à indemniser le commerçant qu'ils ont malmené. Elle décide de les aider. Son mari lui donne le permis de publier son nom aussi sur la page intitulé *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, après avec le titre *Théâtre de l'éducation*. Son ouvrage a beaucoup de succès. Elle gagne assez d'argent pour aider les deux hommes qui lui sont reconnaissants et elle arrive à se faire connaître, grâce à cet acte de bienfaisance, sur la scène littéraire. On doit dire qu'il s'agit d'un genre à caractère pédagogique ; elle s'inspire des contes de fées mais aussi d'histoires religieuses. Elle dédie son œuvre à ses enfants. Le théâtre de Madame de Genlis est une véritable nouveauté littéraire parce qu'elle a créé des pièces où la morale est mise en scène et les jeunes peuvent apprendre des concepts et des enseignements en s'amusant.

En août 1777 la duchesse de Chartres donne au monde des jumelles. D'habitude les jeunes filles ont une nourrice quand elles sont très petites, ensuite on appelle une

gouvernante et enfin elles vont vivre au couvent. Madame de Genlis, propose au contraire de se charger de l'éducation des princesses à partir de leur enfance jusqu'au mariage. Elle propose de les faire étudier ensemble, avec d'autres enfants dans un lieu tranquille. Il s'agit d'une véritable école. Genlis va s'éloigner du Palais-Royal pour réaliser son projet éducatif. On pourrait dire qu'elle était fatiguée à cause de pesantes obligations et triste pour la fin de la relation avec le duc de Chartres. Elle a changé, elle a grandi et ses idées sont plus précises et moins illusoires. A partir de ce moment, Madame de Genlis cesse d'être dame de compagnie de la duchesse de Chartres et devient éducatrice et autrice. Elle semble avoir trouvé sa propre dimension. Il s'agit d'une véritable nouveauté dans le système éducatif de l'époque : les jeunes princesses ne vivent pas dans un couvent mais elles peuvent voir leur mère tous les jours. Leurs journées sont très organisées et les activités proposées sont intellectuelles mais aussi manuelles, parce que pour Genlis tous les savoirs ont la même importance. Madame de Genlis incarne le rôle de la nouvelle gouvernante : elle est une femme indépendante, elle reçoit un salaire, elle enseigne dans un lieu bien défini à sa complète disposition selon les méthodes qu'elle veut mettre en pratique. Elle a pu réaliser un projet de ces dimensions parce qu'elle a gagné la confiance de la famille d'Orléans pendant beaucoup d'années à leur service.

Comme on l'a déjà dit, les princesses seront éduquées dans un lieu bien défini, hors du Palais-Royal. Le duc, sous la direction de Madame de Genlis, a acheté un terrain, appartenant au couvent des religieuses du Saint-Sépulcre, près de Bellechasse, pour ériger un pavillon en style néoclassique communiquant avec le couvent. Genlis possède à sa complète disposition un pied à terre indépendant où elle se réunit avec ses élèves. Elle décore tout le pavillon avec des tableaux représentant des scènes mythologiques, la tapisserie est décorée avec les bustes des sept rois de Rome, les paravents représentent les rois de France ; elle applique la pédagogie par l'image par tout le pavillon.

Pour mieux mettre en pratique ses méthodes, Genlis fait charger un correspondant du duc de Chartres d'aller chercher dans des orphelinats de Londres une jeune fille qui ne sache pas le français pour l'accueillir à Bellechasse. Tous les enfants, s'ils sont placés dans un milieu approprié, peuvent apprendre des savoirs et construire leur propre personnalité, indépendamment de leur condition sociale.

Madame de Genlis continue à plusieurs reprises, dès son arrivée à Bellechasse, un roman pédagogique intitulé *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation*. Contenant tous

*les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes.* Il paraît en 1782 en trois volumes sans nom d'auteur. Il s'agit d'un roman épistolaire et sentimental. Vu qu'il doit former les jeunes lecteurs, à l'intérieur du roman on trouve beaucoup de considérations sur l'amour et l'amitié, sur le bonheur et la sensibilité. On trouve de nombreuses citations de célèbres écrivains comme Montaigne, Fénelon, Locke et Rousseau. Le roman de Genlis devient très célèbre et les ventes sont nombreuses. L'ouvrage est traduit en plusieurs langues et des pays comme la Grande Bretagne commencent à suivre les méthodes éducatives qui se trouvent à l'intérieur du roman.

Après le grand succès obtenu grâce à la publication de son premier roman, Madame de Genlis est nommée « gouverneur » des deux fils du duc de Chartres, Louis Philippe et Louis-Antoine, duc de Valois et de Montpensier. Ils ont neuf et sept ans. Il s'agit d'un événement singulier dans l'histoire de l'éducation : d'habitude les princes sont éduqués par des hommes et pas par des femmes. C'est un véritable scandale. Genlis exercera la fonction de gouverneur pour treize ans, de 1779 à 1792 et elle éduquera une dizaine d'enfants : la fille du duc et de duchesse d'Orléans, Adelaïde -la jumelle est morte de la rougeole- les fils aînés Louis-Philippe et Louis-Antoine, Louis-Charles, deux orphelines Paméla et Hermine, Henriette de Sercey -la fille du cousin de Madame de Genlis-et deux petites filles, Louis de Montaut-Navailles et Victorine de Chastenay. La gouverneuse est entourée de précepteurs qui enseignent le latin, la géographie, l'italien, la chimie et la botanique.

En 1789 la France tombe dans la Révolution. Madame de Genlis et ses élèves observent comment le pays va radicalement changer en peu de temps et ils sont prêts à soutenir la cause de la Révolution. Au contraire, le duc d'Orléans paraît plus réticent à l'embrasser mais plus tard il se fera convaincre par Pierre Choderlos de Laclos. Madame de Genlis fait assister les enfants à la démolition de la Bastille et elle éprouve de la joie. Elle voulait rendre les jeunes membres de la famille d'Orléans témoins d'un événement historique très important.

En avril 1791 la duchesse d'Orléans rompt tout type de rapport avec Madame de Genlis en l'accusant de l'avoir éloignée de ses fils et de leur avoir inspiré un esprit révolutionnaire. En effet son fils aîné, Louis-Philippe était devenu membre actif des Jacobins ; Madame de Genlis doit quitter Bellechasse mais seulement pour une période

très courte parce que la jeune Adélaïde, ayant appris l'éloignement de son gouverneur a eu des fortes crises et ses parents ont prié Genlis de faire retour.

En octobre 1791 Genlis quitte la France pour l'Angleterre avec Adélaïde, Paméla, Henriette et sa petite-fille, Eglantine. Le séjour devait durer seulement quelques mois mais elles y resteront jusqu'à novembre 1792. Comme eux, 150000 français quittent la France entre 1789 et 1792. Ils se réfugient dans toute l'Europe jusqu' en Suède et en Russie. Pour Genlis et ses élèves, ce n'était pas la première fois en Angleterre. Ils l'avaient visitée en 1785. Si elle avait été accueillie avec joie et enthousiasme par les plus grands savants et écrivains, grâce au succès de son premier roman, cette fois elle y retourne comme une émigrée. Bien qu'elle soit seule avec ses jeunes élèves, elle arrive à résider dans une modeste propriété à Bury jusqu'au 1792. Le duc d'Orléans n'approuve pas le séjour de la fille Adélaïde en Angleterre et en outre il décide que Madame de Genlis donnera ses démissions de gouvernante quand elle retournera de Londres. Finalement, le 20 octobre 1792 les jeunes femmes et Madame de Genlis partent de Douvres. Elles sont attendues à Bellechasse par le duc d'Orléans, ses fils et Sillery. Elle doit utiliser tout son argent pour faire éliminer Adélaïde dans la liste des émigrés. C'est la fin définitive de la relation amicale et intellectuelle avec la famille d'Orléans.

Quand les fils du duc d'Orléans reçoivent le mandat d'arrestation il faut fuir du pays. Le 13 avril 1793 Adélaïde, Henriette de Sercey et Madame de Genlis sont accompagnées en Suisse. Louis-Philippe d'Orléans rejoint les trois femmes. Ils sont reconnus par plusieurs émigrés et ils doivent trouver un autre lieu où pouvoir vivre. Les trois femmes se cachent dans un couvent près de Bremgarten. Louis-Philippe traverse la Suisse à pied faisant semblant d'être allemand, vu qu'il parlait correctement la langue et il trouve une occupation comme professeur d'histoire et de géométrie au collège de Reichenau.

Quelques mois plus tard, Genlis apprend que son mari a été guillotiné. Elle tombe dans la tristesse et elle s'aide avec la prière. Beaucoup de ses amis s'offrent de l'aider avec leur argent mais elle veut gagner sa vie avec ses propres publications. Après une année en Angleterre, Genlis recommence à voyager. Son émigration durera plus de dix ans pendant lesquels elle saura montrer sa capacité de s'adapter en tous les lieux et en toutes circonstances, à se réinventer chaque fois. En 1795 elle se rend à Hambourg et trouve refuge dans un appartement. Elle trouve une partie de sa famille, son frère Charles-Louis

Ducrest et d'autres connaissances. C'est à Fauche que Genlis confie le manuscrit des *Chevaliers du Cygne*<sup>2</sup>. Il a acheté le manuscrit par une somme plus élevée qu'on pouvait imaginer. Au même éditeur, elle confie également la publication d'un ouvrage intitulé *Épître à l'asile que j'aurai*, qui contient, outre des observations en vers, deux fables, le *Chant d'une jeune sauvage*, une épître adressée à Henriette de Sercey et les réflexions d'un « ami des arts ».

Malgré ses efforts pour retourner en France, Genlis se trouve encore sur la liste des émigrés. Pour cette raison, elle part pour Berlin. Elle n'est pas vue de bon œil à cause de ses relations avec la famille d'Orléans dans le passé. Les émigrés royalistes pour faire éloigner Madame de Genlis, rédigent un texte qui accuse la femme de causer la révolte dans tous les pays où elle se rend. Le roi apprend la nouvelle et fait éloigner Madame de Genlis par la police. Elle se rend à Hambourg chez Henriette qui s'est bien introduite dans la société de la ville. Après Genlis est accueillie dans le château d'une jeune femme d'origine suédoise, Cordelia von Wedderkop. Vers la fin de 1795 elle s'installe dans un appartement à quelques kilomètres du château. Elle se sent mieux et recommence à écrire, à faire de la musique, à dessiner et à s'instruire. Elle est en train d'écrire trois ouvrages : *Les Vœux téméraires* qu'elle signe comme « Mme de Genlis », un roman pour la jeunesse *Les Petits émigrés* et des nouvelles qui feront partie de l'*Herbier Moral*<sup>3</sup>.

Madame de Genlis tombe gravement malade. Elle est fatiguée par la vie comme émigrée, elle se sent seule et pour échapper à la dure réalité elle se réfugie souvent dans ses rêves et ses histoires inventées grâce à son imagination illimitée. Elle échappe de peu à la mort à cause d'un accès de fièvre typhoïde. Après six semaines de convalescence, Genlis décide de retourner à Berlin avec Henriette. Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume III ne s'oppose pas à son retour. Elle arrive en 1798 et elle y retrouve toutes ses connaissances. Elle habitera à Berlin dans deux ans. Son éditeur Fauche fait paraître *Les Petits émigrés ou Correspondance de quelques enfans*, une véritable traduction de sa propre expérience de l'émigration pour les jeunes. Elle met en scène des jeunes filles et des garçons qui s'échangent des lettres, ils utilisent un langage volontairement simple et à travers leurs récits l'auteur veut montrer comment l'émigration, les malheurs mais aussi

---

<sup>2</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Les chevaliers du cygne, ou La cour de Charlemagne*, Paris, Maradan, 1805

<sup>3</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Herbier moral, ou Recueil de fables nouvelles, et autres poésies fugitives ; suivies d'un recueil de romances d'éducation*, Paris, Maradan, Imprimerie de Crapelet, 1801

les découvertes et les surprises ont instruit ces jeunes. L'ouvrage a du succès mais l'argent n'est pas suffisant pour ses dépenses.

En 1800 Pulchérie fait savoir à sa mère qu'elle peut enfin rentrer en France. Elle est officiellement radiée de la liste des émigrés. Elle quitte Berlin après deux années.

Madame de Genlis retourne à Paris après dix années passées à l'étranger comme émigrée. Elle ne reconnaît plus sa ville. Grâce à ses bons rapports avec la femme du premier consul, Joséphine de Beauharnais, elle arrive à récupérer presque tous ses biens. Malheureusement elle n'a plus le droit sur la propriété de Genlis et donc elle doit aller vivre avec sa tante. Toutefois la vie est trop chère dans la ville et pour cette raison Genlis décide de s'installer à Versailles, dans une petite maison. Plus tard elle tombe encore malade même à cause des chagrins et des inquiétudes qu'elle se trouve à vivre.

Disposant de peu d'argent, Genlis porte sa situation à la connaissance de Bonaparte à travers la médiation d'un journaliste. Auguste de Rémusat, devenu grand chambellan, trouve un logement pour Genlis que lui sera concédé à vie. Elle choisit l'Arsenal, une ancienne réserve militaire où on conserve des collections de livres, estampes et manuscrits du marquis d'Argenson. Elle va vivre là-bas à partir de 1801 et y restera plus de dix ans. De cette façon, elle peut emprunter des livres de tout genre. Dans l'appartement il y a un grand salon où Madame de Genlis accueille des hommes de lettres, des amies écrivaines qu'elle connaît depuis longtemps. Ils se rendent tous à l'Arsenal pour converser avec Madame de Genlis. Elle a cinquante-cinq ans mais elle n'a pas perdu son esprit et son caractère vif. Elle soutient Bonaparte parce qu'il lui a permis de rentrer en France.

Madame de Genlis cultive les rapports avec Bonaparte comme elle avait déjà fait avec tous les hommes de pouvoir ; les rapports avec lui étaient occasionnels et limités mais elle avait réussi à obtenir de lui un logement et une petite pension. Elle avait obtenu un commerce épistolaire avec Napoléon ; elle pouvait lui écrire tous les quinze jours pour lui exposer ses idées sur la politique, les finances, la littérature et la morale. En 1812 Madame de Genlis est nommée « dame d'inspection » des écoles de son arrondissement.

Quand elle était loin de Paris, elle a composé beaucoup d'œuvres pour gagner sa vie. Elle appelle cette période sa « carrière littéraire », le moment le plus productif de sa vie. Elle se lance dans une production très variée, en passant du style « vulgaire » au style plus élégant, du simple à l'ingénieux. Elle passe à travers différents genres : romancière, mémorialiste, pédagogique. Dans son œuvre est toujours présent le caractère didactique et

la défense de la religion. Elle écrit beaucoup d'œuvres pour les enfants.

Devant la nouvelle du retour du frère de Louis XVI à Paris en 1814, Genlis craint de tout perdre. Pour cette raison, Genlis pendant quinze ans va occuper plus de vingt logements différents. Elle continue à avoir beaucoup de visiteurs qui se rendent chez elle pour converser avec la célèbre femme.

À partir du printemps 1830, âgée de quatre-vingt-quatre ans, Genlis décline doucement, sans être atteinte d'aucune maladie particulière. La soirée du 31 décembre 1830 son médecin s'aperçoit que sa patiente était morte tandis qu'il la pensait endormie. On célèbre les funérailles le 5 janvier dans l'église Saint-Philippe-du-Roule. Sa famille, ses amis et ses nombreuses connaissances y participent. Elle sera enterrée au cimetière de la noblesse avant de transporter ses restes en 1842 au Père-Lachaise où se trouve un mausolée érigé à sa mémoire.

Madame de Genlis, une femme exceptionnelle de son époque, a laissé une empreinte durable dans l'histoire de la pédagogie. Malgré les critiques et préjugés de son temps, elle a démontré une détermination inébranlable en faveur d'une éducation novatrice et égalitaire.

Ses écrits et ses méthodes pédagogiques novatrices ont inspiré des générations d'éducateurs, contribuant à l'évolution de l'enseignement féminin et à l'égalité des sexes. En fin de compte, Madame de Genlis incarne la persévérance et le dévouement envers la cause de l'éducation. Son héritage perdure, rappelant que le combat pour l'égalité et l'innovation éducative est exigeant mais essentiel pour la progression de la société. Elle demeure une figure remarquable, son influence marquant l'histoire de la pédagogie et continuant d'inspirer ceux qui militent pour un enseignement équitable et éclairé.

## 1.2 Ses œuvres

Madame de Genlis a été une femme de lettres très influente à son époque. Elle a écrit plus de 140 ouvrages dans tous les genres : romans, nouvelles, poésies, ouvrages historiques et pédagogiques, théâtres d'éducation, mémoires, récits pour enfants. Elle a aussi écrit des manuels et des essais. Ses idéaux se reflètent dans son œuvre où elle démontre son engagement en faveur de l'éducation, de la morale et de la vertu, reflétant l'influence de Lumières françaises. Son œuvre se caractérise par une constante intérêt pour l'instruction et la formation des jeunes, ce qui se reflète dans ses écrits éducatifs et pédagogiques. Elle cherchait à enseigner des valeurs morales à travers ses histoires, mettant souvent en scène des personnages exemplaires qui faisaient preuve de vertu et de rectitude. Son style d'écriture était élégant, et elle avait un talent pour raconter des histoires captivantes qui pouvaient à la fois instruire et amuser. Madame de Genlis était également connue pour sa capacité d'adapter des œuvres littéraires célèbres pour un public jeune, rendant ainsi la littérature classique plus accessible aux enfants. Son approche éducative a influencé de nombreuses générations de lecteurs et d'éducateurs. Dès sa jeunesse, Genlis désire poursuivre sa carrière littéraire. Elle souligne plusieurs fois dans les préfaces de ses œuvres et dans ses mémoires la difficulté que les femmes qui écrivent rencontrent. Cependant Genlis a réussi à s'affirmer comme femme auteur dans le monde de l'imprimerie en croissance constante entre la fin de l'Ancien Régime et la fin de la Restauration.

On peut diviser les différentes étapes de Genlis auteur en trois périodes :<sup>4</sup>

La première dure une dizaine d'années après la Révolution. En 1779 elle publie un livre avec le titre *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* <sup>5</sup>chez l'éditeur Panckoucke. Elle a 33 ans. Il s'agit d'un ensemble de 24 pièces divisé en 4 tomes que la comtesse avait destinés aux enfants d'Orléans en tant que leur gouverneur. Les personnages sont des enfants. Madame de Genlis introduit dans l'histoire du théâtre un nouveau genre littéraire, celui d'un théâtre qui est fait par et pour les enfants. Elle dédie ce volume aux enfants des artisans et des marchands. Dans la préface l'éditeur du roman écrit « Ces pièces ne sont

---

<sup>4</sup> Martine Reid, *Madame de Genlis dans le champ éditorial de son temps*, dans la revue de la BNF 2011/3, pp. 38-45, éditions bibliothèque national de France.

<sup>5</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Panckoucke, 1779-1780

que de Traités de morale mis en action et l'on a pensé que les jeunes personnes pourroient y trouver des leçons intéressantes et persuasives »<sup>6</sup> Les titres des pièces sont choisis selon le but de l'auteur c'est-à-dire d'utiliser le théâtre comme moyen pour montrer aux jeunes les difficultés et les pièges de la vie. Pour cette raison on peut affirmer que les épisodes de différentes pièces ont le but de choquer les lecteurs pour provoquer en eux de la stupeur et leur donner une leçon qui va durer dans le temps.

Après avoir été nommée gouverneur des enfants du Duc de Chartres en 1782, Madame de Genlis publie chez l'éditeur parisien M. Lambert et F.J Baudouin, *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation. Contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes et des hommes*<sup>7</sup> sans nom d'auteur. Il paraît en trois volumes. *Adèle et Théodore* contient trois romans à son intérieur : un roman pédagogique, un roman sentimental et un roman de mœurs. On peut trouver beaucoup de considérations sur l'amour et sur l'amitié et de réflexions importantes sur les thèmes cruciaux de l'époque. Madame de Genlis cherche à donner des réponses aux grandes questions de l'âge classique et contemporaine. C'est l'ouvrage qui consacre Madame de Genlis comme femme auteur. Elle l'écrit comme réponse à l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau.<sup>8</sup> Il s'agit d'un ouvrage épistolaire qui transmet les idées pédagogiques de l'auteure à travers des lettres fictives, soulignant l'importance de l'éducation dans la formation du caractère. L'idée principale consiste dans la démonstration de l'existence de deux types d'éducation : une éducation pour les garçons et les filles aristocratiques et une éducation réservée aux princes. Madame de Genlis, qui dans le roman est représentée par Madame d'Almane, affirme la légitimité pour les mères de s'occuper de l'éducation de leurs enfants selon des principes moraux et un accès au savoir égalitaire pour les filles et pour les garçons. Cette œuvre a eu un très grand succès et on l'a traduite en plusieurs langues. Les critiques ne tardent pas à arriver et Madame de Genlis est accusée d'être moralisatrice et trop dévote. Elle est mal vue en tant que femme savante, elle n'est pas considérée une bonne épouse et une bonne mère ; on critique aussi son statut de

---

<sup>6</sup> Genlis, *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* Tome premier, préface de l'éditeur

<sup>7</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation ; Contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes, & des hommes*, Paris, M. Lambert & F.J. Baudouin, 1782

<sup>8</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, [La Haye, Jean Néaulme, 1762] Paris, Lebrigre Frères Libraires, 1832

gouverneur, une charge attribuée d'habitude aux hommes savants et pas aux dames. Il s'agit d'un événement singulier pour le XVIII<sup>e</sup> siècle.

La même année, elle publie *Les veillées du château*<sup>9</sup>. Madame de Genlis a dédié cet ouvrage à son neveu, César Ducrest et l'a consacré aux enfants entre dix et douze ans. Afin d'être sûre que les enfants de cette âge pouvaient le comprendre, elle a fait des lectures. Le 1789 est le début de la deuxième période littéraire de Madame de Genlis. Quand la Révolution éclate elle décide de quitter la France. Sa production s'intensifie beaucoup. Elle publie plusieurs romans d'ordre politique et des romans à caractère didactique.

Pour démontrer d'être une femme éducatrice avec la vocation de l'enseignement et prête à se sacrifier pour remplir sa mission de gouverneur elle publie en 1791 *Leçons d'une gouvernante*. Il s'agit d'un journal qu'elle a rédigé pour les enfants d'Orléans où elle annote le progrès dans les études de ses élèves.

En 1795 elle publie *Les Chevaliers du Cygne* à Hambourg. Écrire devient pour elle une façon pour se garantir une subsistance. Le libraire Fauche lui achète le roman pour 300 francs d'or. Dans le roman, Madame de Genlis informe les lecteurs qu'elle écrit pour aider la France, son pays, à sortir de la Révolution. Elle choisit la cour de Charlemagne pour montrer à ses contemporaines les grandes entreprises des hommes et des femmes du passé. Elle veut montrer comment les modèles du passé peuvent montrer le chemin vers le salut de la France.

Ensuite elle publie à Berlin le *Manuel du voyageur* en 1798. C'est un recueil de dialogues et de lettres en six langues : anglais, allemand, français italien, espagnol, et russe. Il contient aussi des exercices de conversation, de grammaire et la traduction de français à l'allemand.

Le troisième temps de la carrière de Madame de Genlis couvre les vingt-huit dernières années de sa vie. Elle publie un ouvrage par an, romans, essais de toutes les typologies. Par exemple, en 1802 elle publie *Mademoiselle de Clermont*. Cette œuvre raconte l'histoire d'une jeune héritière vertueuse. Le roman se déroule à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant la période de la Révolution française. L'histoire se développe à travers une série d'aventures, d'amours, d'intrigues et de leçons de vie impliquant Mademoiselle de Clermont et les personnages qu'elle rencontre tout au long de son parcours. Le roman

---

<sup>9</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Les veillées du château*, Paris, Maradan 1819

explore des thèmes tels que l'amour, la vertu, la loyauté et la résilience face à l'adversité. Madame de Genlis, avec sa prose raffinée, offre une réflexion approfondie sur les dynamiques sociales et politiques de l'époque, créant un portrait vivant des personnages et du contexte historique. *Mademoiselle de Clermont*<sup>10</sup> se distingue par sa capacité de tisser le contexte historique avec une intrigue sentimentale, offrant aux lecteurs une immersion captivante dans la France du XVIIIe siècle.

La même année elle publie la nouvelle *La femme auteur*.<sup>11</sup> Ce court roman se trouve dans le troisième volume des *Nouveaux contes moraux, et nouvelles historiques*<sup>12</sup>. On n'a pas la certitude que Madame de Genlis parle d'elle-même dans ce roman en tant que femme auteur : certes il s'agit d'un roman qui veut dénoncer la condition des femmes qui aspirent à être publiées. Ce court roman a été écrit selon un goût venu de l'Angleterre et a comme modèle un roman très à la mode dans l'époque c'est-à-dire la *Princesse de Clèves*<sup>13</sup> de Madame de la Fayette. On trouve plusieurs reprises des éléments de ce roman comme les rencontres et l'analyse psychologique des personnages. On trouve aussi des références explicites comme le goût pour les couleurs aimées par les personnages. On rencontre dans l'histoire deux sœurs, Dorothee et Natalie. L'une est prudente et sage, conforme au rôle de la femme imposé par la société, l'autre est curieuse, imprudente et à la recherche de sa liberté. Elle aime écrire et rêve un jour d'être publiée. Naturellement dans le roman il y a une intrigue amoureuse avec un gentilhomme très vaniteux nommé Germeuil, qui n'approuve pas que Natalie ait publié son premier roman, car il se sent menacé. Madame de Genlis veut lancer un message à travers cet ouvrage : les femmes ne doivent pas s'aventurer à publier parce que la représentation des femmes auteurs est ici exposée joliment : « On ne représente point les grâces fixées près d'un bureau, veillant et méditant dans le calme des nuits ; c'est une branche de roses qui doit parer la beauté, une couronne de laurier la vieillit. » Une sorte de « sois belle et n'écrit ni ne publie... »<sup>14</sup>

En 1811 Madame de Genlis publie à Paris chez l'éditeur Maradan *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*,

---

<sup>10</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Mademoiselle de Clermont, Nouvelle Historique*, Paris, Maradan, 1802

<sup>11</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *La femme auteur, Nouveaux contes moraux, et nouvelles historiques*, Maradan, Paris, 1802

<sup>12</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Nouveaux contes moraux, et nouvelles historiques*, Paris, Imprimerie Crapelet, 1802

<sup>13</sup> Madame de La Fayette, *Princesse de Clèves*, Paris, Claude Bardin, 1678

<sup>14</sup> Genlis, *La femme auteur*, Préface

ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*<sup>15</sup>. Il s'agit d'un ouvrage qui veut donner les mérites à toutes les femmes auteurs de la littérature française. On l'annonce dans les *Avertissements* de l'ouvrage. On ne doit pas oublier les femmes protectrices des lettres qui ont su reconnaître les talents, les soutenir et les encourager. Il s'agit en général d'une longue réflexion sur la condition des femmes auteurs et sur la renaissance du goût et des bons principes.

En 1813 elle publie *Mademoiselle de La Fayette ou le siècle de Louis XIII*<sup>16</sup> chez l'éditeur Maradan à Paris. C'est un roman historique qui a comme personnage principal Mademoiselle de La Fayette, même si tous les détails et les scènes décrits sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Dans cet ouvrage comme on lit dans la préface du roman on peut trouver « tous les traits d'intrépidité, de patriotisme, de dévouement pour le souverain que j'i pu recueillir, et qui honorent d'autant plus notre nation, que le roi qui regnoit alors ne pouvoit inspirer ni l'enthousiasme ni l'amour. »<sup>17</sup> Dans l'histoire on parle d'amour sans prononcer le mot « amour ». Louis XIII et Mlle de La Fayette cachent leurs sentiments. L'amour chaste, voilé suscite de l'intérêt chez les lecteurs. « Le sous-entendu a du charme », dit Madame de Genlis, parce que le lecteur a le plaisir de découvrir seul ce que l'auteur n'a pas mentionné.

Ensuite elle publie beaucoup d'essais et œuvres pédagogiques comme *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*<sup>18</sup> en 1800 et *Les Monuments religieux*<sup>19</sup> en 1805.

Chez le célèbre éditeur Camille Ladvocat, elle publie en 1825 ses huit volumes de *Mémoires*<sup>20</sup>, qui auront beaucoup de succès. Avec cet ouvrage Madame de Genlis veut se construire « a posteriori » une position cohérente dans l'histoire. Elle veut construire une ligne chronologique pour apporter plus d'unité et plus de sens à ses textes éducatifs<sup>21</sup>. Elle

---

<sup>15</sup>Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*. Paris, Maradan, 1811

<sup>16</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Mademoiselle de La Fayette, ou Le siècle de Louis XIII*, Paris, Maradan, 1815

<sup>17</sup> Genlis, *Mademoiselle de La Fayette*, Préface

<sup>18</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Besançon, Métoyer, 1800

<sup>19</sup> Stéphanie-Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Les Monuments religieux*, Paris, Maradan, 1805

<sup>20</sup> Stéphanie Félicité Du Crest comtesse de Genlis, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825

<sup>21</sup> Marie-Emmanuelle Pagnol-Diéval *Refaire sa bibliographie*, Arts et Savoirs [En ligne], 13|2020

ne veut pas paraître comme une femme de lettres mais comme une éducatrice. : elle avait bien conscience de son entreprise, ainsi qu'elle le souligne dans sa préface, même si elle exagère son aspect de pionnière : « Je m'applaudis d'être le premier auteur qui ait donné l'utile exemple de publier ses Mémoires de son vivant ; j'ai eu quelque mérite à prendre cette résolution [...] »

Elle est encore très peu connue et très peu lue à cause d'une série de motivations. Les historiens de l'époque ont critiqué Madame de Genlis et sa production littéraire. Henri Carton dans son roman *Histoire des femmes écrivains de la France*<sup>22</sup> daté 1886, déclare que « peu d'écrivains, surtout parmi les femmes, ont été aussi féconds que Mme de Genlis. Elle tenta presque tous les genres, sans réussir à s'élever au-dessus du médiocre ». En deuxième lieu Madame de Genlis est une autrice qui se place à cheval entre deux siècles et pour cette raison les critiques et les historiens l'ont écartée. Pour terminer, son idéologie religieuse et ses rapports avec la monarchie ne l'ont pas favorisée chez nos contemporains. Félicité de Genlis subit nombre de moqueries, virulentes critiques, notamment de la part des Encyclopédistes. Le statut de femme de Lettres ne fait pas bon ménage avec celui de bonne épouse et de bonne mère.

---

<sup>22</sup> Henri Carton, *Histoire des femmes écrivains de la France*, Paris, A. Dupret éditeur, 1886

## Chapitre 2 : Les Petits émigrés

### 2.1 Buts du roman

*Les Petits émigrés ou Correspondance de quelques enfans*<sup>23</sup> est un roman historique épistolaire publié pour la première fois en 1798 à Berlin chez François de Lagarde et à Paris chez Onfroy. Après on le trouvera à Paris chez Maradan et à Londres chez Galabin et Marchant en 1809.

Structuré en deux tomes, le roman raconte les aventures d'Édouard d'Armilly, contraint de fuir la France pendant la Révolution française. Accompagné de sa famille, il commence un long voyage à travers l'Europe à la recherche de refuge. Le premier tome contient cinquante-six lettres et commence avec une épître dédicatoire de l'auteur, le deuxième en contient autant chacun terminant par une lettre d'Édouard. Au cours de son voyage, il rencontre une multitude de personnages appartenant à différentes classes sociales, des paysans aux aristocrates exilés, chacun contribuant à sa quête de sécurité et de stabilité. En tant que roman historique, on trouve des événements réels de l'époque, tels que les événements politiques concernant la Révolution, tout en développant une intrigue fictive avec des personnages imaginaires.

Dans l'épître dédicatoire du premier tome du roman Madame de Genlis s'adresse à ses « petits enfants ». Elle commence par affirmer que cet ouvrage n'est pas spécifiquement destiné à l'enfance : « cet ouvrage que je vous offre, n'est cependant fait pour l'enfance ». Toutefois elle a utilisé un langage très simple pour qu'ils puissent le lire et comprendre ses enseignements ; elle explique aussi qu'elle s'est inspirée de la qualité de ses proches pour la création des personnages : « la pieuse et reconnaissante Adelaïde est Mademoiselle d'Orléans. La modeste, spirituelle et sage Olympe est Lady Edouard Fitzgerald. ». Elle souligne l'importance des valeurs morales et éducatives véhiculées dans le roman. Madame de Genlis souhaite que ses petits enfants puissent apprendre des enseignements significatifs de ces histoires fictives en prenant exemple de personnages qui représentent la piété, la reconnaissance, la modestie et la sagesse. Cette épître sert aussi comme préface pédagogique, introduisant les thèmes et les intentions morales qui

---

<sup>23</sup> Stéphanie Félicité Ducrest De Saint Aubin comtesse de Genlis, *Les Petits émigrés Ou Correspondance de quelques enfans*, Paris, Maradan, 1798

traversent tout le roman. Madame de Genlis ici à l'opportunité de se défendre contre les accusations et les critiques de ses adversaires qui n'ont pas apprécié le titre qu'elle a donné au roman, en particulier le terme « émigrés ». Dans l'épître dédicatoire du deuxième tome du roman l'auteur continue à défendre son travail des accusations de ses opposants en affirmant que le but principal de cette œuvre c'est promouvoir la vertu dans les vicissitudes de la vie.

De cette manière Madame de Genlis établit un lien affectif avec ses jeunes lecteurs, tout en posant les bases de leçons morales et éducatives qui font partie de sa pédagogie. *Les petits émigrés ou Correspondance de quelques enfans* de Madame de Genlis est un roman qui offre une perspective intime et détaillée des défis éducatifs, émotionnels et sociaux rencontrés par les jeunes émigrés pendant la Révolution française. Les personnages évoluent de manière significative, illustrant la résilience et la capacité d'adaptation face à l'adversité, tout en maintenant des valeurs de fidélité, de morale et d'éducation qui sont au cœur de la pédagogie de Madame de Genlis.

## 2.2 Le roman épistolaire

Dans *Les Petits Émigrés*, l'utilisation du genre épistolaire enrichit le récit en donnant vie aux personnages et en offrant au lecteur un aperçu fascinant de leur vie et de leurs émotions pendant une période tumultueuse de l'histoire française. Ce dispositif littéraire permet à Madame de Genlis de créer une atmosphère authentique de l'époque où l'écriture épistolaire était un moyen de communication essentiel. Ce type de littérature était très populaire au XVIIIe siècle, en particulier en France et en Angleterre, et il offrait une approche directe et immersive pour capturer les pensées et les sentiments intimes des personnages.

La tradition du roman épistolaire dans la littérature française remonte au XVIIIe siècle.

La littérature française a une longue tradition du roman épistolaire, notamment au XVIIIe siècle. Parmi les œuvres connues on peut citer *Les liaisons dangereuses*<sup>24</sup> de Pierre Choderlos de Laclos ainsi que *La Nouvelle Héloïse*<sup>25</sup> de Jean-Jacques Rousseau ou encore *L'Emigré* de Sénac de Meilhan.<sup>26</sup>

L'utilisation des lettres dans ces romans permet de développer l'intrigue et d'explorer la psychologie des personnages, offrant ainsi une immersion profonde dans leurs existences intérieures.

En utilisant les lettres, Madame de Genlis se cache derrière les pensées et les opinions et les informations que les personnages échangent. L'histoire avance à travers la correspondance d'Édouard avec les membres de sa famille et avec d'autres personnages qu'il rencontre pendant son exil à l'étranger. Les échanges des lettres permettent de maintenir des liens familiaux solides malgré la distance, offrant un soutien émotionnel et moral. Ce roman est un outil précieux pour l'éducation car Madame de Genlis utilise avec habileté les lettres pour tisser des leçons morales et pédagogiques. A titre d'exemple, par les conseils de l'abbé du Bourg à Gustave, elle met en évidence les avantages d'une éducation rigoureuse et organisée. Les échanges par lettres offrent aussi la possibilité d'aborder des sujets complexes tels que la fidélité, l'honneur et la moralité.

---

<sup>24</sup> Pierre-Ambroise-François Choderlos De Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Durand-Neveu, 1782

<sup>25</sup> Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, [Amsterdam, Marc Michelret, 1761], Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1843

<sup>26</sup> Sénac de Meilhan, *L'Emigré*, [Brunswick, Fauche, 1797] ed. Michel Delon, Paris, Gallimard, Folio Classique 2004

## 2.3 La trame

La trame du roman commence in medias res avec une lettre d'Edouard d'Armilly, le personnage principal du roman. A travers cette lettre il raconte son histoire. Il a douze ans et il a une sœur jumelle Adelaïde. A ce moment de l'histoire ils sont séparés. Edouard se trouve en Suisse près de Zurich, dans un petit village nommé Küssnacht avec son père et d'autres membres de sa famille. Il explique qu'ils se trouvent « en incognito » pour ne pas se faire reconnaître et éviter les persécutions. Edouard est un garçon très sensible et studieux. Dans ses lettres à son père, M. d'Armilly et à son cousin Gustave d'Ermont, il exprime sa nostalgie pour la France et pour les beaux moments passés en famille et la tristesse vécue en exil. Il partage avec eux ses activités favorites telles que le jardinage, la lecture et l'étude, et ils discutent de la politique et de l'éducation. Les protagonistes sont liés entre eux par des liens familiaux et amicaux. Edouard fait la connaissance du Chevalier Gustave d'Ermont, un exilé français comme lui.

Gustave, qui est sous la tutelle de l'abbé du Bourg, un éducateur strict, éprouve des difficultés à s'adapter à sa nouvelle vie. Il se lamente souvent de la rigueur de son éducation et exprime son désir de retourner en France : « Je m'y ennuie déjà beaucoup mais le docteur Ploze est un bien bon homme et bien habile <sup>27</sup>».

Sa mère, Madame d'Ermont, partage ses inquiétudes concernant l'éducation de son fils, critiquant les méthodes de l'abbé du Bourg et prônant une approche plus naturelle inspirée par Rousseau : « Je suis bien persuadée que la nature est le meilleur guide pour l'éducation des enfants <sup>28</sup>».

Entre une lettre et l'autre, les personnages continuent de vivre leur quotidien en exil. Edouard et sa famille maintiennent des relations étroites avec d'autres émigrés français qu'ils rencontrent en Suisse, créant ainsi un réseau de soutien mutuel. Par exemple, Madame d'Ermont offre son aide financière à sa cousine, la baronne de Blimont, malgré les difficultés de l'exil. Elle critique également un mariage potentiel pour sa fille, jugeant le prétendant inapproprié malgré sa richesse et son honnêteté : « Je crains que ce mariage ne soit pas avantageux pour notre famille, malgré les apparences <sup>29</sup>».

---

<sup>27</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p.39

<sup>28</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 58

<sup>29</sup>Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 89

Edouard évoque souvent sa sœur jumelle Adelaïde, restée en France avec leur mère. Adelaïde, pieuse et reconnaissante, correspond avec Edouard, exprimant son désir de le retrouver et racontant sa vie en France. Par exemple, Adelaïde écrit : « Mon cher frère, chaque jour sans toi me semble une éternité. La vie en France est devenue si incertaine et dangereuse, mais je prie pour que nous soyons bientôt réunis<sup>30</sup> ».

Edouard craint pour leur sécurité et espère qu'un jour ils pourront tous être réunis. Ces échanges montrent une profonde affection fraternelle et un désir intense de réunification familiale.

Juliette, la sœur d'Edouard, écrit régulièrement à sa cousine Adrienne, partageant ses activités quotidiennes, ses espoirs et ses préoccupations. Elle décrit ses efforts pour aider sa famille et maintenir une certaine normalité malgré les défis de l'exil. Dans une de ses lettres, Juliette écrit : « Chère Adrienne, je fais de mon mieux pour aider Maman dans ses tâches quotidiennes. La vie ici est difficile, mais nous restons forts et unis<sup>31</sup> ».

Madame de Palmène, la tante d'Edouard et mère d'Auguste, est une figure de soutien pour Edouard, offrant des conseils et un réconfort dans ses lettres. Elle encourage Edouard à rester fort et à continuer ses études malgré les difficultés. Elle écrit : « Cher Edouard, je sais que ces temps sont difficiles, mais n'oublie pas que la connaissance et l'éducation sont tes plus grandes armes contre l'adversité<sup>32</sup> ».

La baronne de Blimont, cousine de Madame d'Ermont, décrit sa propre lutte pour maintenir la dignité et les traditions familiales face à la précarité financière. Elle exprime ses préoccupations concernant le mariage de sa fille, illustrant les défis sociaux et économiques des émigrés : « Ma chère cousine, je crains que nous ne puissions maintenir notre rang social ici. Les temps sont durs, et les perspectives de mariage pour ma fille semblent de plus en plus lointaines »<sup>33</sup>.

Tout au long du premier tome, les échanges de lettres montrent comment chaque personnage s'efforce de s'adapter à sa nouvelle réalité. Les personnages sont souvent déchirés entre leur vie quotidienne en exil et les nouvelles préoccupantes en provenance de France. Les émigrés expriment une gamme d'émotions, de la mélancolie et de la nostalgie à l'espoir et à la résilience. Les lettres révèlent des inquiétudes constantes pour

---

<sup>30</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 112

<sup>31</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 134

<sup>32</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 156

<sup>33</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 178

les proches restés en France et une peur omniprésente des répercussions de la Révolution.

En France, la Révolution progresse avec des événements marquants comme l'arrestation du roi et la montée en puissance des mouvements républicains. Les familles émigrées suivent ces nouvelles avec anxiété, espérant un dénouement favorable qui leur permettrait de rentrer chez elles en sécurité. Certains personnages, comme l'abbé du Bourg, expriment des opinions conservatrices et opposées à la Révolution, tandis que d'autres, moins en vue dans le roman, pourraient montrer une certaine sympathie pour les idéaux républicains, bien que cette perspective soit moins développée. Par exemple, dans une lettre à son père, Edouard écrit : « Les nouvelles de France sont de plus en plus inquiétantes. J'ai entendu dire que le roi a été arrêté et que la situation devient de plus en plus instable. J'espère que nous pourrons un jour rentrer chez nous en sécurité <sup>34</sup>».

La tension monte avec l'arrivée de nouvelles inquiétantes de France, ajoutant une couche de tension et d'incertitude à leur situation déjà difficile. Les personnages espèrent en une fin rapide des troubles révolutionnaires, mais se préparent à une longue période d'incertitude. Le premier tome se termine sur une note d'espoir mélancolique, avec Edouard écrivant à sa sœur Adelaïde, exprimant son désir ardent de la revoir bientôt et de retrouver leur vie d'avant.

Le deuxième tome continue les correspondances entre les personnages, approfondissant leurs sentiments et leurs expériences en exil. Edouard développe une résilience accrue à travers ses échanges avec ses proches et ses expériences éducatives. Il continue d'écrire à son cousin Auguste et à son père, exprimant son soutien et son désir de rester en contact malgré la distance.

Gustave, bien que réticent au départ, commence à apprécier les bénéfices d'une éducation rigoureuse sous la tutelle de l'abbé du Bourg. Ses lettres montrent une amélioration de sa santé et de son bien-être, attribuée à la discipline imposée par l'abbé.

Madame d'Ermont continue de correspondre avec l'abbé du Bourg, cherchant un équilibre entre ses propres convictions éducatives et les réalités imposées par l'exil. Elle exprime ses préoccupations pour la santé et le bonheur de son fils tout en espérant un retour en France : « Je suis convaincue que notre retour à Paris est proche et que la justice triomphera <sup>35</sup>».

---

<sup>34</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 201

<sup>35</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 78, tome II

Juliette poursuit ses échanges avec sa cousine Adrienne, décrivant la vie quotidienne et les efforts pour soutenir leur famille. Les interactions entre les personnages montrent la profondeur de leurs liens et la manière dont ils s'entraident pour surmonter les défis de l'exil. Le deuxième tome aborde également les événements politiques en France et les espoirs pour une contre-révolution qui permettrait leur retour. Les lettres révèlent les inquiétudes et les espoirs des personnages alors qu'ils naviguent à travers les incertitudes de leur situation. La correspondance entre les personnages montre comment ils s'efforcent de maintenir leur moral et de rester informés de l'évolution politique en France, espérant un retour à une vie normale.

Le roman se termine sur une note d'espoir prudent. Les personnages, malgré les défis et les épreuves qu'ils ont traversés, montrent une capacité remarquable à s'adapter et à maintenir leurs valeurs et leurs relations. La dernière lettre de M. Duplessis à M. d'Armilly évoque les tragédies récentes mais aussi l'espoir persistant et la foi en un avenir meilleur : « Malgré les pertes que nous avons subies, je crois fermement que nous verrons des jours meilleurs. Gardons espoir et restons unis<sup>36</sup> ».

Les échanges de lettres témoignent de leur détermination à surmonter les difficultés et à rester fidèles à leurs principes moraux et éducatifs. Ce roman illustre non seulement la lutte des émigrés pour la survie et la stabilité, mais aussi la puissance de l'éducation et des liens familiaux pour maintenir l'espoir et la résilience en des temps de crise.

---

<sup>36</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 156, tome II

## 2.4 Personnages

### 2.4.1 Personnages principaux

Dans *Les Petits émigrés* les personnages principaux illustrent différents aspects de la vie des émigrés. Durant la Révolution française, de nombreux aristocrates et leurs familles ont été forcés de fuir la France, vivant en exil dans divers pays européens. Ces émigrés font souvent face à des défis considérables, tels que l'adaptation à de nouvelles cultures, la perte de leurs biens et le maintien de leurs valeurs et traditions. On peut constater l'évolution du caractère et des émotions des personnages sur la base de leur capacité à faire face aux défis que la vie comme émigrés leur propose. Les jeunes écrivains en particulier montrent une maturation personnelle et émotionnelle.

Un des personnages principaux du roman est sûrement Edouard d'Armilly. Il a douze ans. C'est un garçon très studieux et sensible. Il valorise l'éducation comme moyen pour connaître soi-même et le monde aussi. Il aime beaucoup partager ses idées sur la politique et sur l'éducation avec ses amis et les membres de sa famille. Il parle très bien l'allemand. Il connaît l'écriture, l'orthographe, le dessin et l'arithmétique. A travers ses lettres, il exprime un fort attachement à sa famille, il voudrait se réunir avec eux et il est souvent préoccupé par leur bien-être. Il écrit très souvent à son père, M. d'Armilly et à son cousin Auguste de Palmène. Il est bien triste pour le temps passé. Toutefois il aime beaucoup la Suisse. Au fil des lettres Edouard devient plus résilient et il commence à mieux accepter leur situation d'exil.

Il est très lié à sa sœur jumelle Adélaïde. Elle est restée en France avec sa mère. Elle est une fille pieuse et reconnaissante. Comme son frère, elle est préoccupée par la séparation de la famille et elle cherche du réconfort dans la correspondance. Elle trouve un moyen de réconforter ses proches à travers ses lettres. Adélaïde voit la famille comme un source de force et malgré la distance elle cherche avec tous ses efforts à maintenir les contacts.

Comme dans toutes les familles, le père est la figure la plus importante et la plus forte. Monsieur d'Armilly est le père d'Edouard et d'Adélaïde et il joue un rôle central dans le roman ; il est décrit comme une figure autoritaire mais bienveillante, incarnant l'autorité paternelle traditionnelle. A travers ses lettres il offre des conseils riches de sagesse, soulignant l'importance de la persévérance et de la sincérité. C'est lui qui doit prendre les

décisions les plus importantes et délicates pour toute la famille et il doit se montrer fort pour la sécurité de tous. Il met l'éducation de ses enfants au centre et il les encourage à poursuivre leurs études et à rester intègres malgré les difficultés. Il donne importance aux émotions de ses enfants aussi, il les valorise et il cherche à les comprendre en devenant ainsi un soutien fondamental pendant leur exil. Il est aussi un guide face aux difficultés, il encourage à la résilience et à la détermination.

L'autre figure importante dans cette famille est sûrement la mère d'Edouard et Adélaïde. Madame d'Armilly est la parfaite représentation de la mère. Elle est moins présente dans les lettres par rapport à son mari mais ses actions sont fondamentales pour le soutien et le développement de ses enfants. Elle symbolise l'amour et la protection dont tous les enfants ont besoin. Elle affronte les difficultés de l'exil avec dignité et force, montrant à ses enfants l'importance de rester optimistes et déterminés. Grâce à son exemple, Edouard et Adélaïde sont inspirés à rester forts et à persévérer malgré les difficultés.

Un autre soutien fondamental pour Edouard est le cousin Auguste de Palmène. Il a la même âge d'Edouard et il est resté en France. Les lettres qu'il lui envoie sont un soutien indispensable pour Edouard. Il représente également une source de réconfort et d'encouragement. Par ses mots, Auguste parvient à insuffler de l'espoir et de la positivité, aidant son cousin à surmonter les épreuves émotionnelles de l'exil. Ses lettres sont remplies de messages d'encouragement et de conseils, soulignant l'importance de la persévérance et de l'optimisme. La correspondance d'Edouard et d'Auguste aborde différents thèmes comme leur vie en exil et les préoccupations constantes pour l'avenir de leur famille et d'un possible retour en France. Edouard et Auguste partagent des détails sur leur vie quotidienne, leurs expériences éducatives, et leurs progrès scolaires, mettant en avant l'importance de l'éducation malgré les défis de l'exil. Les lettres sont souvent teintées de nostalgie, évoquant les souvenirs du passé et exprimant leur désir de revivre ces moments heureux. Ils discutent également de leurs espoirs et de leurs plans pour l'avenir, partageant leurs rêves et aspirations. Occasionnellement, leurs échanges touchent à la situation politique et sociale de l'époque, reflétant leur prise de conscience des événements en France et de leur impact sur leur vie. Grâce à ces échanges épistolaires les deux cousins maintiennent un lien émotionnel fort, démontrant l'importance de la famille et du soutien réciproque pendant d'exil.

Bien que l'amour dans le roman ne soit compris que comme amour familial, il semble que la relation entre Edouard et sa cousine Adrienne de Palmène (la sœur d'Auguste de Palmène) soit caractérisée par une profonde affection. Il n'est pas clairement explicité qu'Edouard soit amoureux de sa cousine, les signes d'une connexion émotionnelle forte sont évidents à travers leurs échanges épistolaires. Les lettres d'Edouard montrent une grande tendresse et un respect sincère envers Adrienne, mettant en évidence son rôle essentiel dans sa vie. La correspondance qu'ils échangent, remplie de souvenirs heureux et de discussions sur l'avenir, révèle un attachement sentimental significatif qui pourrait être interprété comme une forme d'amour profond. En somme, même si l'amour romantique n'est pas explicitement déclaré, l'affection et l'attachement profond d'Edouard envers Adrienne sont indéniables et apportent une dimension riche à leur relation dans le récit.

Jusqu'à présent on peut noter que tous les personnages mentionnés font partie de la même famille ; cela s'explique par le fait qu'en tant qu'exilés ils ne peuvent avoir confiance en personne. Toutefois, Edouard a rencontré des personnes en Suisse qu'il considère comme fidèles et loyales.

L'une de ces personnes est sûrement le chevalier Gustave d'Ermont. L'amitié entre les deux jeunes sert à l'auteur pour mettre en opposition deux systèmes éducatifs différents ; Edouard, dont les lettres sont écrites sans fautes et sans erreurs d'orthographe est l'exemple d'une éducation stricte et rigoureuse (celle que Madame de Genlis soutient en tant qu'éducatrice). Il dédie son temps libre à l'écriture et à l'étude ; À l'opposé, Gustave d'Ermont, souvent malade et moins rigoureux dans son apprentissage, fait de nombreuses fautes d'orthographe dans ses lettres. Ce contraste mis en scène par Genlis semble intentionnel, visant à montrer comment une éducation rigoureuse peut mener à d'excellents résultats. Gustave, avec ses difficultés éducatives et ses problèmes de santé, représente la vulnérabilité et les défis associés à une éducation moins structurée. Ainsi, à travers ces deux personnages, l'auteur souligne l'importance d'une éducation solide et ses effets profonds sur le développement personnel et intellectuel des jeunes. Malgré leurs différences, les deux jeunes sont de très bons amis. Les lettres qu'ils échangent sont riches des mots de réconfort de la part d'Edouard à Gustave à propos de sa santé ; d'autre part, Gustave soutient son ami avec des mots d'encouragement. Les deux partagent des détails sur leur vie quotidienne comme seulement deux amis pourraient le faire. L'amitié entre

Edouard et Gustave jouent un rôle essentiel dans le roman, démontrant comment des liens solides et fidèles peuvent aider à surmonter les difficultés. Leur relation est le symbole de la force de l'amitié et de la résilience humaine face aux problèmes de l'exil.

## 2.4.2 Personnages secondaires

Dans le roman les personnages principaux, c'est-à-dire les membres de la famille d'Armilly et Edouard en particulier interagissent avec des personnages de moindre profondeur mais toujours importants pour le développement de l'intrigue à travers leur correspondance. L'abbé du Bourg joue un rôle important en tant que mentor éducatif et guide spirituel, il souligne l'importance de la religion et de l'éducation pour faire face aux épreuves pendant l'exil. Il apparaît plus souvent dans la correspondance par rapport aux autres personnages secondaires ; en effet il écrit beaucoup à M. d'Armilly pour lui donner des conseils précieux sur l'éducation de ses enfants. Les lettres qu'il écrit en exil offrent réconfort et espoir tout en réalisant un sentiment d'appartenance à une grande communauté malgré la distance. Ses réflexions sur la religion et la philosophie donnent aux lecteurs la possibilité de réfléchir sur la condition humaine et sur le sens de la foi pendant une période difficile.

Une autre figure qui incarne les valeurs de la famille est la sœur du Chevalier d'Ermont, Virginie. Ses lettres sont riches des conseils et de réconfort pour la santé de son frère et elle l'encourage à ne pas s'effondrer. Elle l'encourage aussi à continuer ses études quand Gustave voudrait seulement rester au lit. Le rôle de la femme en général est celui d'offrir un peu de douceur et de gentillesse face à l'amertume de la vie en exil.

Le rôle des amis est très important quand on habite dans un pays étranger. Mademoiselle de Bossière. Elle est une femme honnête et très dévouée à la famille d'Armilly. Elle travaille dur pour assurer une subsistance à sa famille qui est formée par son frère Sylvestre et sa sœur Mélanie. Elle est un parfait exemple de ce que signifie se sacrifier pour les autres et elle est très déterminée à protéger ses proches ; elle donne des leçons et elle vend des œuvres d'art pour gagner sa propre vie. Sa loyauté et son amitié sont très importantes pour les autres personnages et dans ses lettres elle offre des conseils pratiques sur comment vivre le quotidien pendant l'exil, comme la gestion financière, la gestion de la maison et l'éducation des enfants.

## 2.5 Thèmes principaux

Dans *Les Petits émigrés* plusieurs thématiques se développent à travers les expériences des personnages qui se trouvent en exil pendant la Révolution française. Le roman explore le thème de la famille, de l'éducation, de la guerre, de la religion, et de la Révolution française. En tant qu'émigré, Madame de Genlis a su donner encore plus de réalisme aux lettres échangées entre ses personnages, et la nostalgie pour la patrie et pour la famille sont les mêmes qu'elle-même a vécues pendant son exil.

Le thème de la famille est mis au centre du roman, illustré par la forte connexion entre les membres de la famille et leur intense correspondance. La famille représente une forme de soutien fondamental. Les enfants communiquent beaucoup avec leurs parents parce qu'ils sentent le besoin d'avoir leur approbation dans les choix qu'ils prennent dans leur vie. Pendant l'exil ils sont séparés et ils cherchent de toutes les façons de les rassurer et de leur écrire des lettres pleines des mots d'amour et de douceur. La famille est le lieu primaire où l'enfant développe ses sentiments et ses idées, guidés par les parents il apprend les valeurs de la moralité et à se distinguer comme individu. Les amis dans le roman sont comme une extension de la famille, un lieu de refuge quand les proches ne sont pas présents. Les amis soutiennent et rassurent comme un parent ferait avec son enfant. Ces thématiques sont récurrentes dans d'autres œuvres de la même période ; il faut citer par exemple Rousseau dans *L'Émile* ou *De l'éducation* montre que la famille est à la base de la formation de la vertu et de la moralité. Au XVIIIe siècle la famille avait une structure hiérarchique très rigide sans possibilité de changement. On peut noter comme les enfants suivent les ordres et les conseils de leur père même pendant son absence.

La structure de la famille représente la hiérarchie qu'on trouve aussi dans la société. Chacun joue un rôle précis qu'il doit respecter. Cependant c'est juste pendant la Révolution française que la société affronte de grands bouleversements et si les nobles étaient sûrs dans leur position à l'intérieur de la société française, maintenant ils doivent fuir leur pays. En effet la Révolution provoque la fin de l'Ancien Régime et l'ascension sociale et politique de la bourgeoisie. La thématique de la politique et de la société est fortement présente dans la correspondance des personnages qui cherchent à comprendre quel est leur rôle dans un pays et dans une société complètement étrangère, un rôle complètement différent. A ce regard les lettres sont le miroir de la division sociale en France au XVIIIe

siècle. Eugène de Palmène par exemple soutient la monarchie et il ne se reconnaît plus dans son pays ; d'ici sa décision de rester à l'étranger et continuer sa vie en exil; Edouard et le Chevalier d'Ermont partagent leur vision et leurs idées politiques: Edouard a dû échapper la France avec sa famille pour n'être pas capturé et tué et donc sa vision de la Révolution est influencée par son vécu personnel; le chevalier est royaliste et donc il ne soutient pas la Révolution.

Dans cette conception de la société et de la politique, l'éducation joue un rôle essentiel dans la compréhension des événements historiques du temps et pour apprendre à être résilients malgré les difficultés. Madame de Genlis à travers les lettres des personnages exprime implicitement son opinion sur cette thématique. En premier lieu la famille était le premier lieu où l'éducation devait se dérouler, les parents doivent y participer et être informés des progrès des enfants. En deuxième lieu il était nécessaire que l'éducation soit à la fois théorique et pratique ; dans les lettres les lecteurs perçoivent Edouard comme un garçon fort, courageux et en bonne santé, il ne reste jamais dans la routine. Au contraire, la vie sédentaire du Chevalier d'Ermont ne lui a pas permis de surmonter les fatigues du voyage pendant l'exil et comme on lit dans ses lettres sa santé est fragile. En outre, Madame de Genlis met un accent sur l'importance de l'apprentissage des langues étrangères : en effet Edouard parle correctement l'anglais et l'allemand au point de ressembler à un local. Même en exil, Madame de Genlis insiste pour donner des leçons de vie parce que chaque moment est une occasion pour apprendre et se mettre à l'épreuve.

Dans le roman le thème de l'exil est abordé en plusieurs occasions dans la correspondance des personnages ; de ce point de vue le roman est bien structuré et il ressemble vraiment à la vérité des faits ; la richesse des détails est impressionnante : la famille d'Armilly a dû se séparer de pour n'être pas capturée. Ils se déguisent pour n'être pas reconnus, ils assument d'autres personnalités et sous fausses identités. Pendant l'exil, ils sont contraints à faire beaucoup de sacrifices pour maintenir leur secret. Cette période est représentée comme la plus difficile et la plus douloureuse pour un être humain. La nostalgie pour la patrie, pour la vie perdue, l'incertitude d'un avenir meilleur et heureux, l'espoir de se réunir avec la famille. On comprend que l'auteur représente l'exil à travers son vécu personnel.

## 2.6 Structure et style du roman

*Les Petits émigrés* est un roman épistolaire divisé en deux tomes. Chaque tome est introduit par une préface et une épître dédicatoire. Le roman est formé uniquement par les lettres que les personnages échangent entre eux. Il suit un ordre chronologique mais on trouve occasionnellement, dans les lettres des personnages, des évocations des événements du passé accompagnée par un note de nostalgie et de tristesse ou des anticipations des événements futurs. Cette flexibilité dans le récit permet d'avoir une vision complète sur le développement de l'intrigue. On sait aussi d'où l'expéditeur écrit sa lettre. C'est une information de relief parce qu'on comprend que les personnages se trouvent toujours en exil. Les lettres sont écrites par plusieurs personnes et cela permet d'avoir accès à différentes informations et points de vue sur les mêmes thématiques. Le lecteur, en lisant la correspondance, entre en relation avec les personnages, qui à travers leurs mots expriment leurs sentiments et leurs pensées les plus intimes, comme dans un journal. La forme épistolaire permet d'observer l'évolution des personnages dans la famille et dans les relations amicales.

Le langage du roman est simple mais raffiné parce que le point de vue est principalement celui d'Edouard et donc il parle simplement avec son cœur sans faire de jeu de mots. Cela permet d'affronter des thématiques difficiles mais compréhensibles à tous vu que le roman est principalement adressé aux jeunes de la noblesse française. Il est toujours sincère et il dit ce qu'il pense avec prudence et élégance. Il fait des références à des œuvres littéraires qu'il est en train de lire et d'étudier et il fait aussi des références artistiques qui contribuent à donner authenticité au récit. Dans une lettre à son père il dit :

Comme vu m'avez permis de lire les idylles de Gessner, cela m'a donné la plus grande envie de voir son tombeau. Mon cher papa m'avait défendu d'aller aux promenades dans la ville, parce qu'on y peut rencontrer des émigrés de connoissance ; mais d'un autre côté, Frick, le fils aîné de notre hôte m'assuroit que les émigrés ne se promenoient que sur le grand pont de Zurich, ou dans la belle promenade située haute de la ville. Ainsi j'étais avec Frick dans la presqu'île où se trouve le tombeau de Gessner<sup>37</sup> [...]

En plus, le style de ses discours est direct, élégant et représente le fruit de ses études.

---

<sup>37</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 22

Dans les lettres du Chevalier, en revanche, on trouve beaucoup des fautes grammaticales et d'orthographe dues à sa pauvre connaissance de la lecture et de l'écriture. Lui-même affirme dans une lettre à Edouard <sup>38</sup>:

Je vous conterais bien dans les détails mais à vous dire le vrai, mon ami, je n'ai pas pour écrire votre fassilitée ; il me faut plus d'une heure et demie pour écrire une page, et si je nij mettoit pas ce tans ils n'ij aurois dans mes lettres n'ij orthografe n'ij sans commun. J'ai toujours été très délicat, ce qui fais qu'on n'a pas aussé me faire étudié, l'applicasson m'etan fort nuisible.

La structure portante du roman est formée par les lettres qu'Edouard échange avec le Chevalier d'Ermont, son cousin Auguste et sa famille. Le reste de l'étroite correspondance sert du décor au roman, pour poser au centre de l'attention des lecteurs des thématiques sensibles à l'auteure. Le contenu des lettres est riche et bien articulé dans les détails. Le style utilisé par chaque personnage est représentatif de leur personnalité et de leur rôle dans le roman. En général ils utilisent un vocabulaire typique de la période de la Révolution française, les enfants donnent le « vous » à leurs parents et les attestations d'amour et tendresse sont toujours présentes avec respect et distance.

Les exemples peuvent être pris de lettres qu'Edouard envoie à son père où à son cousin. Les personnages de ce roman ont reçu une éducation sentimentale importante et ils sont capables d'expliquer leurs émotions avec des expressions et des formules du roman épistolaire.

---

<sup>38</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 54

## Chapitre trois : La pédagogie de Madame de Genlis

### 3.1 La pédagogie genlisienne

Stéphanie Félicité Ducrest, après comtesse de Genlis, est connue pour ses fortes positions antiphilosophiques. Elle entame ainsi sa carrière d'écrivaine en composant des ouvrages destinés aux enfants. Elle voudrait démontrer la triple priorité d'une formation à la fois intellectuelle, morale et affective. Sa pensée présente des similitudes avec celle de Rousseau, notamment dans l'importance donnée à l'enfance. Félicité aspire à gagner le cœur de ses élèves et à construire avec eux un lien amical solide. Elle est très convaincue que "l'enfance laisse une marque indélébile sur l'identité"<sup>39</sup>, bien qu'elle ait privilégié une éducation plus structurée et moraliste par rapport à celle prônée par Rousseau, qui soutenait la liberté de ses élèves en respectant le cours naturel de leur croissance.

Félicité tire beaucoup de ses croyances sur l'éducation à partir de son expérience personnelle. Elle était fermement convaincue que l'éducation devait commencer dès les premières années de l'enfance. Elle avait un plan détaillé pour toute la durée de l'éducation des enfants, des premières années jusqu'à la maturité des garçons et des filles. Elle s'occupait de leur alimentation, de l'ameublement de leurs chambres. Elle avait organisé les journées de ses élèves qui apprenaient des notions théoriques mais suivaient aussi un entraînement physique. Pour Félicité, le côté pratique était fondamental pour le développement d'une éducation complète. Il s'agit d'une nouvelle méthode sous tous les points de vue. Pour l'aspect expérimental de son éducation, elle a pris inspiration de la philosophie des Lumières. Elle enseigne à ses jeunes élèves à pratiquer un métier comme menuisier ou architecte. La méthode pédagogique était très innovante pour l'époque. Elle avait introduit aussi l'apprentissage des langues vivantes à son époque, en particulier de la langue anglaise et allemande.

Pour mieux comprendre sa méthode originelle on doit connaître le type d'éducation en vigueur à l'époque de Félicité. La jeune Félicité a reçu une éducation typique de l'Ancien Régime. Une fois établis à Saint-Aubin les parents ont commencé à s'occuper de

---

<sup>39</sup>Stéphanie Félicité Ducrest de Saint Aubin *Mémoires inédits de madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825.

l'éducation de la petite Félicité de façon assez particulière. Félicité passait beaucoup de temps avec sa mère même si elle n'avait aucune intimité avec elle.

Ma mère distraite par ses occupations particulières et par les visites continuelles des voisins, ne s'était jamais occupée de moi, et l'on ne m'avait appris qu'un peu de catéchisme, que m'avaient enseigné les femmes de chambres avec lesquelles je passais ma vie, et qui avaient d'ailleurs orné mon esprit d'un nombre prodigieux d'histoires de revenants<sup>40</sup>.

Toutefois c'est grâce à sa mère que Félicité avait découvert l'amour pour le théâtre et pour la musique. Sa mère avait "beaucoup de talent naturel pour la poésie<sup>41</sup>" et en effet elle avait composé une sorte d'opéra-comique avec un prologue mythologique ; Le père "était d'une beauté remarquable, sa taille élevée et parfaite. Il avait beaucoup d'esprit et d'instruction"<sup>42</sup>. Il avait étudié la physique et la chimie et de temps en temps il permettait à Félicité de faire des expérimentations sur l'électricité. Un père que Félicité adorait mais qui était toujours absent à cause de ses longs voyages. Ses parents avaient engagé Mademoiselle de Mars, une jeune fille bretonne, comme gouvernante de la petite Félicité. Elle devait s'occuper de son éducation ; elle lui avait enseigné le catéchisme, un peu d'histoire et le clavecin. Félicité était très liée avec elle. Très rapidement une forte connexion se crée entre les deux, l'enseignante et l'élève. Elles découvrent les ouvrages de la bibliothèque du château ensemble.<sup>43</sup> Félicité va sentir la faute de la présence de Mademoiselle de Mars, comme sa mère ne pouvait plus se permettre de payer ses services. Cette jeune femme n'était seulement une enseignante, elle était une amie sincère et fidèle, à laquelle Félicité racontait tous les secrets et les incertitudes de sa vie.

A cette même époque, ma mère et ma tante se brouillèrent : ma mère m'annonça que nous la quitterions sous un mois, et qu'il fallait me séparer de mademoiselle de Mars, que sa situation ne lui permettait plus de garder...J'aimais ma tante, je chérissais mademoiselle de Mars. Ma douleur qui fut extrême, déplut à ma mère ; il fallut le cacher...J'en eus le courage, mais je pleurais tous les soirs dans mon lit, et souvent deux ou trois heures<sup>44</sup>.

---

<sup>40</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p.47

<sup>41</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p.9

<sup>42</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p.10

<sup>43</sup> Guitard-Morel, J. *La relation éducative genlisienne, ou La distorsion du lien pédagogique* », RELIEF - Revue électronique de littérature française, 2013 vol. 7, no. 1, pp. 33-44.

<sup>44</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 18

Mademoiselle d'Urgon, la maîtresse d'école du village, apprend Félicité à lire mais pas à écrire. Elle apprend l'écriture toute seule, en lisant beaucoup elle avait maîtrisé aussi son orthographe, qui était très bonne.

Lorsque nous fûmes établis à Saint-Aubin on commença à s'occuper de mon éducation. Mademoiselle Urgon, maîtresse d'école du village, m'apprit à lire. Comme j'avais une très belle mémoire, j'appris avec une très grande facilité ; au bout de six ou sept mois je lisais couramment.<sup>45</sup>

Elle avait composé aussi des romans "de tête" avant d'apprendre à écrire. Dans ces romans elle était l'héroïne des aventures qu'elle avait inventées.

Je composais des espèces de petits romans que je mettais en conversation ; et comme j'avais le talent de prendre toutes sortes de voix différentes, je l'employais quand je faisais parler mes personnages imaginaires, ce qui donnait à mes scènes et à mon oreille une illusion ravissante<sup>46</sup>.

La fortune de Félicité a été d'avoir rencontré beaucoup de gens qui soutenaient ses talents et renforçaient son envie d'apprendre le plus possible. Chez sa tante, madame de Bellevau, elle avait fait la connaissance d'un financier homme de lettres, M. de Mondorge qui avait épousé l'ainée de ses cousines. Félicité aimait converser avec lui. Pendant cette période, Félicité était encore enfant, elle écrivait beaucoup et sans cesse. La tante de Félicité avait montré ses lettres au M. de Mondorge qui avait fait beaucoup d'éloges et il avait encouragé la jeune à continuer ses lectures et ses écritures. Pour Félicité cet encouragement a été le début de sa carrière d'écrivaine.

Les vers de M. de Mendorge me donnèrent l'envie d'en faire ; j'en sentais parfaitement la mesure, et la comédie et la tragédie que j'avais tant jouées, m'avaient donné, dès ma première enfance, beaucoup de goût pour la poésie. Ma mère avait une femme de chambre qui s'appelait Victoire, et l'un de mes noms de baptême était celui de Félicité ; ces deux noms, joints à celui de mademoiselle de Mars, me donnèrent l'idée de ma première composition poétique ; je fis là-dessus les vers suivants

Félicité, Mars et Victoire  
Se trouvèrent rassemblés chez nous

---

<sup>45</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 6

<sup>46</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, pp. 227,228

Est-il rien de plus grand, est-il rien de plus doux  
Que de fixer chez soi le bonheur et la gloire ?<sup>47</sup>

Pendant l'absence du père, la mère de Félicité organisait des fêtes avec de la musique, des danses et des représentations théâtrales pendant lesquelles elle récitait des rôles, Amour d'habitude et quelquefois des rôles masculin comme Darviane<sup>48</sup>, dans *Mélanide* de La Chaussée. Pour jouer dans ces types de représentations, Félicité avait appris à tirer l'épée et à se mettre en garde.

C'était une chose tout à fait inusité dans ce temps d'élever une petite fille avec des habits si peu convenables à son sexe ; j'ai toujours été surprise depuis, par réflexion, que le Père Antoine, qu'était si pieux, n'a pas fait là-dessus quelques représentations, et que personne, à ma connaissance, n'ait paru scandalisé de cette innovation. Du reste j'y ai gagné d'avoir eu, dans ma jeunesse, les pieds mieux tournés, de mieux marcher que les autres femmes en général, surtout d'être plus agile qu'aucune que j'aie connue. Je menais une vie qui me charmait : les matins je jouais un peu du clavecin et je chantais ; ensuite j'apprenais mes rôles, puis je prenais ma leçon de danse, et je tirais des armes. Après cela je lisais jusqu'au dîner avec mademoiselle de Mars, ma gouvernante<sup>49</sup>.

La jeune fille avait une grande disposition pour les instruments musicaux aussi. Elle avait entendu jouer de la harpe pour la première fois à Passy, pendant le séjour chez M. de la Popelinière. Elle avait été charmée par un vieux joueur de harpe, un Allemand nommé Gaiffre.

Je pris une passion si démesurée pour cet instrument que je conjurai ma mère avec la plus vive instance de me donner Gaiffre pour maître ; ce qu'elle fit. Je pris tout de suite des leçons ; mais n'ayant que la harpe de Gaiffre, je ne pouvais pas étudier seule ; je ne jouais que deux fois la semaine avec mon maître<sup>50</sup>.

Elle logeait à Paris avec sa mère dans la rue Neuve-Saint-Paul quand elle avait commencé à prendre leçons de chant avec un maître italien nommé Pellegrini et elle jouait

---

<sup>47</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 18

<sup>48</sup> Pierre-Claude Nivelles de la Chaussée, *Mélanide : Comédie Nouvelle de La Chaussée, de l'Académie Française, en Cinq Actes, en vers*, Prault, 1741

<sup>49</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 15

<sup>50</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 22

de la musique tous les jours avec les filles de leur voisin, M. Le Fèvre. “J’avais tant de dispositions pour les instruments qu’en moins de deux mois j’en jouai presque aussi bien que mon maître” raconte Félicité dans ses *Mémoires*<sup>51</sup>. Son instrument préféré était la harpe et elle jouait cet instrument cinq ou six heures par jour. Tout le monde venait chez elle pour l’entendre jouer de la harpe ou du clavecin. Elle était un véritable talent.

L’amour pour l’apprentissage se manifeste très tôt dans l’âme curieuse et gentille de la jeune. Elle avait six ou sept ans environ et comme elle l’écrit dans ses *Mémoires* “dès ces temps j’avais le goût d’enseigner aux enfants, et je m’étais faite maîtresse d’école d’une manière singulière”. Elle explique de façon minutieuse cet épisode. Comme sa chambre avait une grande fenêtre, elle s’amusait à regarder des garçons qui venaient du village pour jouer près d’un étang. Elle les appelait “ses petits disciples”. Elle leur donnait des leçons, leur enseignait tout ce qu’elle avait appris jusqu’à ce moment-là.

J’imaginai de leur donner des leçons, c’est-à-dire de leur enseigner ce que je savais : le catéchisme, quelques vers de mademoiselle Barbier, et ce qu’on m’avait appris par cœur des principes de musique. Appuyé sur le mur de la terrasse, je leur donnais ces belles leçons le plus gravement du monde. J’avais beaucoup de peine à leur faire dire des vers, à cause du patois bourguignon ; mais j’étais patiente. Et ils étaient dociles<sup>52</sup>.

Pendant leur séjours à Paris dans la maison que la mère louait dans la rue d’Aguesseau, Félicité rencontre à quinze ans tous types de personnes très influentes à l’époque : des musiciens célèbres, comme Honavre, un célèbre claveciniste, des gens des lettres comme Sainte-Foix, auteur des *Essais sur Paris* et de l’*Oracle*, Mademoiselle Bryant, une comédienne très spirituelle et M. Bertin, un poète. Chez sa mère venaient aussi des artistes comme Latour le peintre. Toutes ces expériences jusqu’ici avaient construit le caractère et la personnalité de la jeune Félicité même si elle ne se sentait pas à l’aise dans la société du temps.

Malgré toutes les louanges dont on m’accablait, et malgré ma grande jeunesse et mon expérience, un instinct de bon goût, né avec moi, me faisait sentir que ma mère prodiguait beaucoup trop ma harpe et mon chant. J’étais mal à mon aise dans ces brillantes sociétés, quoique j’y fusse caressée à l’excès. Je

---

<sup>51</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 23

<sup>52</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 32

pensais à deux choses : la première qu'il ne faut se produire dans le grand monde que lorsqu'on peut y être à peu près comme les autres, pour la manière d'être mise ; la seconde, que sans mes talents, on n'aurait eu aucune envie de m'attirer. Ces idées me blessaient, me donnaient le goût de la solitude, et une excessive timidité, que j'ai conservée bien longtemps<sup>53</sup>.

Une fois mariée avec le comte de Genlis, Madame de Genlis n'a pas perdu son habitude de profiter de chaque situation pour apprendre. Elle ne perdait jamais l'occasion de lire au moins une heure par jour ; “je continuais mes lectures dans ma chambre, et le temps s'écoulait pour moi avec autant d'agrément que de rapidité” raconte Genlis. Elle avait appris aussi à saigner et à panser des plaies.

Enfin je ne perdais jamais une occasion d'acquérir de l'instruction, de quelque genre qu'elle fût. Avec ce désir naturel de m'instruire, les conversations de mes vieux voisins ne m'ennuyaient pas du tout ; ils parlaient d'agriculture, je les écoutais avec attention ; je questionnais sur ce que je ne comprenais pas, et chaque entretien m'apprenait quelque chose. Je me suis conduite ainsi toute ma vie, et il est étonnant qu'avec cette conduite soutenue et une très belle mémoire je n'aie pas acquis par la suite une instruction plus étendue et plus extraordinaire que celle que j'ai eu. C'est qu'un goût dominant ne permet pas que rien de ce qui lui est étranger se grave profondément dans la tête ; ce sont nos pensées habituelles, nos réflexions journalières qui forment notre genre d'instruction. Je n'ai été étrangère à rien, j'ai pu parler passablement de tout, mais je n'ai su parfaitement que ce qui se rapportait aux beaux-arts, à la littérature, à l'étude du cœur humain, parce que telles étaient mes passions et que je n'ai véritablement réfléchi qu'à cela. Aussi ai-je remarqué que les personnes d'un savoir prodigieux par l'étendue et la variété des connaissances avaient toutes la tête et l'imagination froides, et étaient incapables de se passionner pour un art ou une étude particulière<sup>54</sup>.

Dans ce long passage tiré de *Mémoires* de Madame de Genlis on peut trouver les bases de sa méthode pédagogique ; elle est intéressée à la connaissance dans le vrai sens de la parole, elle n'a été “étrangère à rien”, elle est très cultivée, elle va au cheval, elle est musicienne et artiste, elle connaît la médecine et l'agriculture. Elle soutient ici l'importance d'utiliser toujours le cœur et pas seulement le raisonnement, pour se passionner complètement aux arts où à ses propres études. La modestie caractérise sa personnalité qui n'est jamais satisfaite de son niveau de connaissance, elle ne se considère pas complète, elle veut toujours poursuivre ses études, une sorte d'entraînement continu.

---

<sup>53</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 41

<sup>54</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, pp. 51,52

D'ici on peut citer la devise de sa pédagogie : “pour éclairer tu te consumes<sup>55</sup>”. Elle se faisait aider par M. de Sauvigny auteur de *Blanche Bazu* et d'ouvrages dramatiques, ami de M. de Genlis, dans ses lectures. Homme très cultivé, il a aidé Madame de Genlis à la formation de son propre goût littéraire. Madame de Genlis avait inventé aussi une méthode toute personnelle pour apprendre à écrire. Elle faisait des extraits, c'est-à-dire qu'elle recopiait sur un in-folio les passages des livres qu'elle lisait et elle ajoutait ses réflexions et commentaires. Elle écrivait tous les jours quelques lignes et “quelquefois des pages entières”.

M. de Sauvigny me guidait dans mes lectures ; je faisais des extraits. J'avais trouvé, dans les offices, un grand livre in-folio destiné à écrire les comptes de la cuisine ; je m'en étais emparée, et j'écrivis dans ce livre le journal très-détaillé de mes occupations et de mes réflexions, avec l'intention de le donner à ma mère quand il serait rempli. J'y écrivais tous les jours quelques lignes, et quelquefois des pages entières<sup>56</sup>.

Madame de Genlis était encore une jeune femme, raisonnait beaucoup pendant ses longues périodes en solitude en attendant le retour de son mari qui était toujours en voyage. Elle raisonnait beaucoup sur l'avenir et souvent après s'être couchée elle se réfugiait dans ses rêveries, en imaginant de dialoguer avec une amie qui la questionnait sur ses aventures ; elle pouvait parler ouvertement seulement dans ces occasions, parce que dans la vie réelle ce n'était pas possible pour elle. Elle a toujours fait de son imagination une arme infallible contre l'ennui de ses journées interminables.

Car quelle amie réelle pourrait entrer dans nos sentiments, pour nous aimer et nous comprendre comme celle qu'on fait parler de soi-même ? Il est certain que ces rêveries fortifient mon caractère et mon âme ; elles m'ont été fort utiles depuis la Révolution. Mais jusque-là et dans le cours ordinaire des choses, elles m'ont beaucoup nui, parce qu'elles m'ont absolument empêchée de réfléchir à ce que j'avais réellement à faire, de sorte que j'ai vieilli avec tous mes défauts, et que l'expérience a eu très-peu d'influence sur mes actions et sur mon caractère<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> Cette devise apparaît pour la première fois sur la page de titre du tome I de son ouvrage *Théâtre à l'usage de jeunes personnes*, publié par Panckoucke, puis dès le tome II en 1780 par ses associés Lambert et Baudouin. Plusieurs de ses ouvrages sont ornés par cette devise, en particulier une gravure réalisée par un peintre polonaise Sylvestre Myrys, qui montre Madame de Genlis de profil, âgée et en train d'écrire avec sa plume sur son tableau.

<sup>56</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p.54

<sup>57</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 74,75

Madame de Genlis a rencontré Jean Jacques Rousseau quand elle avait seulement dix-huit ans. Elle dédie un long passage à cette rencontre. Jusqu'à sa connaissance avec lui, elle n'avait jamais lu ces ouvrages. Elle l'explique dans les *Mémoires* et dès ce moment nous pouvons commencer à comprendre ses positions dans la littérature et réside ici la distance mais en même temps la proximité avec la pensée de Rousseau.

J.-J. Rousseau était à Paris depuis six mois ; j'avais alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvais un grand désir de voir un homme si célèbre, qui m'intéressait particulièrement comme auteur du *Devin du village*<sup>58</sup>, ouvrage charmant qui plaira toujours à ceux qui aiment le naturel<sup>59</sup> ;

L'ouvrage le plus célèbre écrit par Jean Jacques Rousseau est sans doute *Émile ou de l'Éducation*.<sup>60</sup> Il propose une vision de l'éducation centrée sur l'enfant qui est selon lui naturellement "bon". L'enfant doit être élevé en suivant les étapes naturelles de son développement. Il encourage l'apprentissage par l'expérience et la découverte, comme Madame de Genlis. Toutefois il rejette l'idée d'une éducation précoce basée sur les conventions sociales parce que l'enfant doit grandir à son propre rythme et en harmonie avec la nature. En particulier la méthodologie de l'expérience est utilisée de façon différente chez les deux ; pour Rousseau l'expérience est la façon naturelle avec laquelle l'enfant connaît le monde et se développe en autonomie sans suivre des constructions sociales ou morales ; il laisse l'enfant libre. Au contraire, Madame de Genlis utilise l'expérience avec un but très précis et un schéma très bien structuré : elle veut inculquer à ses élèves des valeurs très précises pour former leur caractère en fonction des attentes sociales qu'elle juge fondamentales pour devenir adultes. Madame de Genlis était encore assez jeune mais elle avait déjà des idées assez définies à propos de l'éducation des enfants. Sa pensée s'oppose à celle de Rousseau comme elle favorise une éducation plus disciplinée et moralisatrice. Elle prépare les enfants à la vie adulte à partir de leurs premiers mois de vie. Contrairement à Rousseau, elle valorise les vertus morales et sociales dès le plus jeune

---

<sup>58</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Devin du village*, intermède en un acte de, représenté pour la première fois le 18 octobre 1752 au Château de Fontainebleau à la présence de Louis XV et sa cour et le 1er mars 1753 à l'Académie Royale de musique de Paris.

<sup>59</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 96

<sup>60</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, [La Haye, Jean Néaulme, 1762] Paris, Lebrigre Frères Libraires, 1832

âge à travers l'utilisation de leçons structurées mais aussi à travers des exemples concrets, en insistant sur l'obéissance et la maîtrise de soi.

Elle décrit Rousseau comme « un homme très sauvage ». Cependant il a été fasciné par la gaieté et la naturalité de Félicité. Il venait tous les jours dîner chez M. de Genlis et il conversait souvent avec elle. Un jour, il lui a demandé si elle avait lu ses ouvrages. A cette question Félicité répond avec sincérité en répondant qu'elle ne les avait jamais lus « parce qu'on prétendait qu'il y avait beaucoup de choses contre la religion »<sup>61</sup>. Dans une note Madame de Genlis a ajouté que si elle avait lu ses ouvrages avant elle se serait rendu compte qu'il a parlé de la religion avec beaucoup d'éloquence mais elle le juge coupable d'avoir inséré dans l'*Émile* un éloge de l'Évangile et des affirmations blasphèmes.

Grace à l'intervention de sa tante, Madame de Montesson, Madame de Genlis se déplace au Palais Royale pour travailler comme “dame pour accompagner” de la duchesse de Chartres, Marie-Adélaïde de Bourbon, la femme de Louis Philippe d'Orléans, puis duc de Chartres. Grâce à ses services, Madame de Genlis réussit à se charger de l'éducation des filles des ducs d'Orléans. On trouve un témoignage précis du moment où elle devient « gouvernante ».

Longtemps après notre retour en France, madame la duchesse de Chartres accoucha de deux jumelles. Il était longtemps convenu entre nous que, si elle avait une fille, j'en serais la gouvernante, et qu'au lieu de m'en charger lorsque la princesse aurait quatorze ou quinze ans, je la prendrais en berceau. Jusque-là les princesses du sang n'avaient été élevées, dans leur enfance, que par une sous-gouvernante. Je ne voulais pas perdre ce temps si précieux pour l'éducation, car les premières impressions forment la base de tout ce qu'on peut faire de bien par la suite. J'étais décidée d'avance aussi à ne point élever la princesse au Palais-Royal, mais à me mettre dans un couvent avec elle.<sup>62</sup>

Pendant ce temps le duc d'Orléans avait fait construire un pavillon pour Madame de Genlis à Bellechasse<sup>63</sup>, le lieu qui va devenir « l'école » pour les filles du duc d'Orléans. En 1777, quand la duchesse avait donné naissance aux deux jumelles, elle va s'y retirer avec les deux princesses pour s'occuper de leur éducation.

---

<sup>61</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 100

<sup>62</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 177

<sup>63</sup> Le pavillon de Bellechasse était annexé au Couvent des Dames du Saint-Sépulcre au Faubourg Saint-Germain

J'entrai à Bellechasse à midi, dans le pavillon charmant bâti au milieu du jardin et sur mes plans. Ce pavillon communiquait au couvent par un long berceau de treillage recouvert de toile cirée et chargé de vigne. Toute la communauté, conduite par le prieur, vint recevoir mes petites princesses à la grande porte du couvent ; nous les conduisîmes à l'église ; ensuite nous allâmes nous établir dans notre jolie maison. Je n'éprouvais nullement cette émotion dont m'avait parlé madame de Barbentane ; je ne sentis que de la joie en entrant dans ce paisible asile où j'allais exercer un si doux empire ; je pensais que je pourrais me livrer à mes véritables goûts, et que je ne serais plu en butte à la méchanceté qui m'avait causé tant de chagrins

164

Elle a été la première institutrice des princes en France à avoir appris aux enfants les langues vivantes, pratique très en vogue dans les pays étrangers. Elle avait donné aux princesses une femme de chambre anglaise et une autre qui parlait correctement l'italien de sorte qu'à l'âge de cinq ans elles comprenaient trois langues et parlaient parfaitement anglais et français. En outre, pour perfectionner leur instruction, elle avait fait arriver de l'Angleterre une petite fille de cinq ans. Elle s'appelait Nancy Syms mais Madame de Genlis l'avait nommée Pamela. Elle a contribué à familiariser les petites princesses avec la langue anglaise. En outre, elle avait pris un jardinier allemand qui parlait seulement dans sa langue. Il suivait les enfants dans leurs promenades du matin avec le valet de chambre, allemand lui-aussi. À celles du soir on parlait seulement l'anglais. Au dîner, au contraire, on soupait en italien.

Le tournant de la carrière arrive quand le duc de Chartres, ne voulant pas assigner aucun gouverneur à ses enfants, décide que Madame de Genlis sera leur "gouverneur". Elle sera maîtresse absolue de leur éducation. Madame de Genlis n'a pas voulu d'argent et elle a éduqué les princes gratuitement. Elle leur donnait personnellement des leçons d'histoire, de mythologie et de littérature. Le témoignage de ces événements se trouve dans son ouvrage *Leçons d'une gouvernante*<sup>65</sup> qu'elle a fait imprimer au début de l'année 1790 avec l'approbation de M. le duc et de madame la duchesse d'Orléans.

M. le duc de Chartres m'offrit vingt mille francs, que je refusai sans hésiter, ainsi que toute espèce de traitement d'argent. Outre que je trouvais un grand bonheur à lui donner cette preuve de dévouement, la confiance qu'il me montrait dans cette occasion était si extraordinaire et si honorable qu'il me semblait

---

<sup>64</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 179

<sup>65</sup> Stéphanie Félicité Ducrest De Saint Aubin comtesse de Genlis, *Leçons d'un gouvernante*, Paris, chez Onfroy, libraire, rue S. Victor, n.° 113, Née de la Rochelle, libraire, rue du Hurepoix, n.° 13. 1791

qu'un traitement d'argent en aurait ôté pour moi toute la gloire. Madame la duchesse de Chartres vit avec une joie extrême que je me chargeais de tous ses enfants. M. le duc de Chartres, avant de le déclarer publiquement, alla à Versailles en faire part au roi. Nous imaginions qu'il blâmerait cette singularité ; tout au contraire, il approuva de premier mouvement en lui disant : *Vous faites très bien, et je le trouve bon.* Alors la chose fut déclarée<sup>66</sup>.

Madame de Genlis s'était chargée de l'éducation des princes avec une grande dévouement. Elle avait donné aux princes un pharmacien, botaniste et un bon chimiste, il suivait les jeunes dans leurs promenades pour leur faire cueillir des plantes et leur apprendre la botanique.

Dans la préface de *Leçons d'une gouvernante*, Madame de Genlis décrit avec précision le but de son éducation en montrant jour par jour les progrès du Prince dans les études et dans les exercices du corps. Elle admet avoir « développé avec beaucoup de détails tous les avantages qui resulteroient dans cette méthode »

Dans le terme du despotisme, des erreurs et des préjugés, on m'a confié l'éducation de trois Princes du sang Royal ; on verra quels principes je leur donnois dès-lors, on verra par conséquent si l'on doit attribuer ceux qu'ils montrent aujourd'hui à l'esprit de parti et au désir de plaire à la multitude<sup>67</sup>.

Dans cette longue préface Madame de Genlis veut se justifier contre ses ennemis en disant que toutes les leçons qu'elle a préparées pour ses élèves venaient du cœur et que bien que sa méthode soit nouvelle et particulière elle montrera les bénéfices que les princes ont trouvé grâce à son éducation. Elle a été pour eux une sorte de mère protectrice et institutrice.

Elle avait inventé pour ses élèves un jeu. Ils devaient mettre en action et jouer dans le château et dans le jardin des scènes représentant les voyages plus célèbres détaillés dans le *Recueil des voyages extraits de l'abbé Prévost* par M de la Harpe. Tout le monde dans la maison jouait un rôle. Madame de Genlis avait fait construire une salle de comédie où les enfants jouaient toutes les pièces du Théâtre de Madame de Genlis. Elle leur avait appris tous les métiers auxquels on pouvait travailler sans force comme le gainier, le vannier et pour les garçons le menuisier.

---

<sup>66</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 192

<sup>67</sup> Genlis, *Leçons d'un gouvernante*, préface p. 6, tome premier

Toutes ces choses ne prenaient point sur leurs études ; c'était leur unique amusement, et jamais enfants ne se sont trouvés si heureux durant leur éducation.<sup>68</sup>

Le palais était une véritable école sur mesure. Madame de Genlis avait fait construire les outils et tous les ustensiles qui servent aux arts et aux métiers comme l'intérieur d'un cabinet de physique et les outils d'ouvriers étaient exécutés en miniature avec une précision admirable.

Une autre habitude très innovante étaient les promenades instructives dans la ville de Paris. Ils visitaient les cabinets de tableaux, d'histoire naturelle, de physique. Les élèves prenaient notes de tout ce qu'ils voyaient. Madame de Genlis écrivait aussi et elle avait mis toutes ses notes en ordre pour en former un gros livre rempli avec ses réflexions sur le perfectionnement qu'on pourrait donner aux méthodes de ce genre.

Madame de Genlis avait le fort désir de faire tout voir à ses élèves. Pour cette raison, elle les avait amenés à Paris pour voir du jardin de Beaumarchais le peuple prendre, abattre et démolir la Bastille.

Elle raconte ses voyages avec ses élèves dans le tome deux de son ouvrage *Leçons d'une gouvernante* :

J'ai fait avec mes élèves plusieurs voyages; pendant ce temps je suspendais le Journal d'Éducation, afin d'écrire le Journal du Voyage.[...] Mon intention n'est pas d'offrir des relations complètes des choses intéressantes que nous avons vues, mais je veux donner une idée de la manière dont je m'y prenais pour former le goût de mes élèves relativement aux Arts: un goût noble et pur a beaucoup plus d'influence qu'on ne croit sur le caractère et les mœurs: un goût dépravé rétrécit l'esprit, abaisse l'âme et donne une infinité d'idées fausses.<sup>69</sup>

Quand la Révolution éclate, Madame de Genlis veut s'éloigner de la France et partir pour l'Angleterre et finalement en 1791 elle obtient la permission d'y aller et d'y rester jusqu'au moment où la santé de Mademoiselle ne serait pas améliorée. Le 11 octobre 1791 elles ont pu partir. Elles avaient deux semaines à Londres et après elles étaient allées à

---

<sup>68</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 195

<sup>69</sup> Genlis, *Leçons d'une gouvernante*, pp. 394,395, tome second

Bath pour deux mois. Pour mieux s'accoutumer à la langue anglaise, elles allaient tous les soir au théâtre.

Nous allâmes d'abord à Londres, dans la maison que M. le duc d'Orléans avait achetée. Nous y passâmes une quinzaine de jours ; de là nous allâmes à Bath, où nous restâmes deux mois. Il y avait une excellente troupe de comédiens qui jouaient la tragédie et la comédie. Je louais une loge, et pour nous bien familiariser avec la langue parlée, nous allions presque tous les jours au spectacle. Nous entendons parfaitement presque tout de suite la tragédie ; il n'en est pas de même de la comédie : la vitesse du débit, les façons de parler familières et proverbiales et les fréquentes abréviations nous déroulent continuellement. Mais nous portons toujours avec nous les pièces imprimés où nous lisions ce que notre oreille ne nous faisait pas comprendre, et de cette manière, au bout de six semaines, nous entendions l'anglais comme les Anglais même.<sup>70</sup>

Finalement la méthodologie de Madame de Genlis est très innovante pour l'époque dans laquelle elle vivait. En tant que femme cultivé, elle a été capable de se montrer très sûre de ses méthodes éducatives et pour cette raison le duc et la duchesse d'Orléans ont décidé de lui donner la pleine gestion de leurs enfants. Cette méthode consiste dans une organisation très rigoureuse pour inculquer les justes valeurs morales aux enfants. Madame de Genlis s'est occupée personnellement de leur entrée dans la société et comme ils étaient le miroir de son instruction tout devait être parfait. En particulier, on doit poser l'attention sur une de ses œuvres plus importantes, c'est-à-dire *Adèle et Théodore*<sup>71</sup>. Ici elle dédie des longs passages à la description d'une typique journée d'études des deux protagonistes et que Madame de Genlis proposait à ses élèves aussi. Voilà comment était structurée une journée typique de ses élèves ;

Le matin ils se levaient très tôt, parce que selon Madame de Genlis les jeunes devaient acquérir de la discipline. Les premières heures de la journée étaient consacrées à la prière et à la méditation. Ensuite, ils analysaient des passages de l'Évangile, ils discutaient de la morale et ils se concentraient sur des thèmes religieux et éthiques. Après ils étudiaient le latin et le grec mais aussi les langues modernes comme l'anglais et l'allemand, d'ailleurs Madame de Genlis était une femme polyglotte. Les élèves étudiaient

---

<sup>70</sup> Genlis, *Mémoires Inédits*, p. 268

<sup>71</sup> Stéphanie Félicité Ducrest De Saint Aubin comtesse de Genlis, *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'Éducation*, Paris, M. Lambert & F.J. Baudoïn, 1782

aussi l'histoire et la littérature. Après cette longue matinée riche d'activités, à midi les jeunes allaient dîner ensemble.

Pendant la pause ils jouaient et ils se livrent à des activités récréatives. L'après-midi était consacré aux activités artistiques : ils prenaient des leçons de musique pour apprendre à jouer d'un instrument comme le piano et la harpe et ils pratiquaient le dessin et la peinture. Le goût pour le beau et le plaisir était une qualité que selon Madame de Genlis ses élèves devaient développer.

L'exercice du corps avait la même valeur que l'exercice mental. Pour cette raison les élèves faisaient de longues promenades dans la nature, ils jouaient en plein air et effectuaient des exercices de gymnastique. La journée se terminait par la lecture des œuvres historiques ou littéraires et ensuite ils discutaient et faisaient des réflexions ensemble pour stimuler la pensée critique.

Cette routine était très rigide et bien structurée. Il s'agit d'une éducation complète et harmonieuse qui prépare les élèves à la vie adulte.

### 3.2 La pédagogie genlisienne dans *Les Petits émigrés*

On va analyser dans le détail comment la pédagogie de l'auteur émerge dans le roman *Les Petits émigrés*. Dans l'histoire on peut retrouver beaucoup de valeurs éducatives et beaucoup de thématiques très importantes pour Madame de Genlis comme l'importance de l'éducation pratique par rapport à la formation théorique. Elle construit un récit didactique à partir de son expérience personnelle. Les jeunes protagonistes du roman représentent les garçons et les filles auxquels M. de Genlis consacre sa méthodologie éducative pendant son activité de gouvernante en offrant ainsi un intéressant mélange entre fiction narrative et pratique pédagogique.

Pour Madame de Genlis est fondamental que les jeunes apprennent à être des personnes judicieuses et à améliorer leur qualités morales comme l'honnêteté, la générosité et la pitié. Le père d'Edouard insiste beaucoup afin que le fils soit toujours sincère avec lui. Dans une des premier lettres il lui dit ouvertement :

Soyez toujours aussi sincère, mon Edouard, avec votre meilleur et votre plus tendre ami, et vous trouverez en lui la plus parfaite indulgence. La seule chose qui puisse profondément blesser des parents sensibles et raisonnables, c'est le manque de confiance, parce qu'une confiance entière est l'unique preuve d'une amitié véritable et solide<sup>72</sup>.

Il s'agit d'une lettre très importante dans laquelle le père d'Edouard lui pose beaucoup de questions : « veux-tu vivre pour acquérir des dignités et des richesses ? Veux-tu vivre pour obtenir une grande réputation et l'amour de tes citoyens ? » Les réponses qu'il donne à ces questions sont valides pour tous les jeunes de l'âge d'Edouard, c'est-à-dire qu'on ne doit pas gaspiller l'argent et on ne doit pas trop aspirer à la célébrité parce qu'elle est la cause de tous les chagrins.

Que l'exemple de quelques-uns de tes compatriotes t'apprenne encore combien peut être funeste la célébrité, même acquise avec gloire ; un nom éclatant, dans la proscription, est un malheur de plus ; et

---

<sup>72</sup> Stéphanie Félicité Ducrest De Saint Aubin comtesse de Genlis, *Les Petits émigrés Ou Correspondance de quelques enfans*, Paris, Maradan, 1798, Lettre III, p. 10

dans les temps paisibles, il attire encore l'envie et la haine, et ne peut échapper aux traits de la calomnie. Les grands hommes ont toujours été les objets des plus odieuses injustices<sup>73</sup>.

Les mots du père sont très pondérés et justes, on pourrait penser qu'il soit en réalité l'intermédiaire de Madame de Genlis. En effet, la présence de cette lettre au début du roman pourrait prédire aux lecteurs quelles seront les thématiques et les réflexions qu'on va rencontrer pendant le déroulement de l'histoire. Il s'agit d'un véritable « manifeste » de la pédagogie de l'auteur. On trouve toute une série de raisonnements sur la situation politique de l'époque et sur la société aussi. Il est emblématique que Madame de Genlis fasse prononcer ces mots par un homme et pas par une figure féminine. On trouve ici tous les principes de l'éducation morale et affective qu'elle a beaucoup soutenue dans ses ouvrages et dans ses récits.

Soit juste et bon, voilà le seul but de la vie et la seule route du vrai bonheur. L'homme juste est religieux, parce que l'ingratitude est la plus noire des injustices, et quelle reconnaissance ne doit-on pas au Créateur de l'univers ! L'homme juste révère en ses parents et en ses instituteurs, ses premiers bienfaiteurs sur la terre ; il est fidèle observateur des lois, ami de l'ordre et de la paix, il sert son pays avec zèle, et sa parole est inviolable ; si la bonté se joint à ce caractère de ce mélange heureux naît le véritable héroïsme, qui consiste à faire les actions les plus touchantes et les plus vertueuses, non pour être applaudi, mais pour se satisfaire soi-même en se rendant utile aux autres.<sup>74</sup>

Ce passage est très emblématique et nous indique toutes les caractéristiques de « l'homme juste ». L'homme juste est sincère, avec les amis et la famille. Il suit le cœur pour faire son chemin dans la vie ; Il est modeste et digne. Il n'aspire pas à faire de grandes choses pour avoir les admirations des autres mais il agit de cette manière parce que c'est juste. Il respecte les principes de la religion et de la morale. Il exprime de la gratitude pour Dieu, pour ses parents et ses instituteurs. Il ne doit pas se préoccuper des jugements des autres mais uniquement de savoir si ses actions respectent la justice et la bienséance.

Dans sa longue lettre on trouve un critique à la société qui ne suit pas ces principes ;

---

<sup>73</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre III, p. 12

<sup>74</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre III, p. 13

Car pour se fixer il faut savoir bien choisir, et pour conserver une affection raisonnable, il faut être en état d'en apprécier l'objet. Examinez toutes les personnes légères, vous trouverez toujours qu'elles manquent de réflexion et de principes. Défauts inexcusables dans les gens qui ont reçu de l'éducation, mais défauts qu'il est impossible que le peuple n'ait pas. Admirez donc le sentiment touchant qui le porte toujours à louer avec transport ce qu'il croit bon et à diviniser ce qu'il aime. Ses vertus viennent de l'âme, ses vices ne sont que des erreurs. Dès qu'il les connoit, il en gémit et les abjure. Ne comptez jamais sur lui, mais ne le méprisez pas.<sup>75</sup>

Edouard est un jeune très intelligent, il sait bien parler et se bien porter en différentes occasions ; il a reçu une éducation tout à fait particulière parce qu'il est savant comme les lettres qu'il écrit le montrent ; cependant il est aussi un garçon actif, qui fait de l'activité physique, ce que Madame de Genlis encourage. Il le raconte dans une lettre qu'il écrit à son ami, le chevalier d'Ermont. Il lui raconte la fuite de la France avec toute sa famille. Edouard et le père ont voyagé dans une charrette chargée de paille pour arriver en Allemagne. Le temps était froid et humide mais Edouard a bien résisté à la fatigue et au manque de nourriture aussi parce qu'il a été accoutumé à fournir des efforts physiques pendant son éducation.

Cela m'a bien fait sentir toute la reconnaissance que je devois à mes parents pour l'éducation qu'ils m'ont donnée ; car si je n'avois pas été accoutumé dès ma première enfance à coucher sur la dure, à faire prodigieusement d'exercice et de longues promenades à pied et à cheval, dans tous les temps de l'année, je n'aurois jamais pu faire un voyage si long et si pénible, et je serois tombé malade dans quelque cabaret.

76

L'expérience des personnages du roman montre quels sont les résultats et les bénéfiques d'une éducation pratique. Si Edouard est fort et en bonne santé grâce à ses entraînements, le chevalier représente le revers de la médaille. Le choix de madame de Genlis n'a pas été fait au hasard. Elle a choisi un chevalier, un membre de la noblesse pour montrer les mauvais aspects d'un manque total d'éducation. Il ne lit pas parce qu'il dit que la lecture lui cause des migraines insupportables, et il n'écrit pas avec facilité parce qu'il n'est pas accoutumé à le faire et en effet les lettres qu'il envoie à Edouard ne sont pas très

---

<sup>75</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre III, p. 16

<sup>76</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre V, p. 32

longues ; il ne parle pas l'allemand et pour cette raison il rencontre des difficultés à s'insérer dans la société où il vit.

Je n'ai pas pour écrire votre fassilité ; il me faut plus d'une heure et demie pour écrire une page, et si je nij mettoit pas ce tans il n'ij aurois dans mes lettres n'ij ortographe nij sang commun. J'ai toujours été très délicat, ce qui fait qu'on n'as pas ausé me faire étudié, l'aplicassion m'etan fort nuisible.<sup>77</sup>

La lettre du chevalier d'Ermont est bondée d'erreurs d'orthographe. Même le père d'Edouard en parlant de lui dans une lettre au fils écrit qu'il a reçu l'éducation la plus négligée, ou pour mieux dire, il n'en a pas reçu du tout. En effet toute la famille du chevalier est peu instruite, comme l'a révélé le père d'Edouard. Il parle de malheur héréditaire, du côté aussi bien paternel que maternel. Ce concept est récurrent dans les ouvrages de Madame de Genlis aussi bien que de Rousseau. Rousseau dans son ouvrage *Émile ou De l'Éducation* souligne comment les choix et les décisions des parents peuvent influencer la vie et le futur de leurs enfants. Une éducation qui enseigne les valeurs morales est une solution efficace pour éviter de transmettre les erreurs du passé. Dans son côté Madame de Genlis dans son roman *Leçons d'une gouvernante* cherche à briser le cycle des souffrances héréditaires. Seulement une formation morale et intellectuelle permet de surpasser les traumatismes infligés par la famille.

Pour continuer, le père d'Edouard a aussi remarqué que les femmes de chambres, et les gens du peuple en général, mettent deux points sur le y et des accents sur toutes les a. Madame d'Ermont, la mère du chevalier, a adopté cette manière elle aussi. Elle écrit quelquefois à madame d'Armilly et dans ses lettres elle place de temps en temps des cédilles sous des c qui n'en ont pas besoin. L'enseignement du père d'Edouard, et de Madame de Genlis, est toujours présent. On ne doit pas juger une personne seulement pour son éducation.

Au reste, cette ignorance ne l'empêchoit pas d'être extrêmement aimable, ainsi que son mari, qui joignoit à tous les agrémens que l'on peut avoir dans la société, beaucoup d'esprit naturel et un cœur excellent.<sup>78</sup>

---

<sup>77</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre VI, p. 34

<sup>78</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre III, p. 17

Le chevalier ne connaît pas l'allemand et pour cette raison il s'ennuie énormément. Edouard au contraire connaît quelques langues, comme l'allemand et l'anglais. Même Edouard s'est aperçu de ces graves lacunes linguistiques mais il ne le juge négativement parce qu'il connaît son cœur et il sait que le chevalier est une personne gentille et affectueuse.

Le pauvre garçon écrit bien mal pour son âge mais il a un excellent cœur. Il a fait des choses charmantes pour l'abbé du Bourg, qui n'a été avec lui que dix mois ; il a vendu sa montre pour lui envoyer tout de suite de l'argent ; en outre il a obtenu de son père la permission de l'avoir avec lui ; l'abbé a été malade et Gustave l'a soigné avec toute l'affection imaginable ; cela m'attache beaucoup à ce jeune homme. Si l'abbé en reconnaissance, pouvoit lui apprendre l'orthographe, il lui rendroit un grand service<sup>79</sup>.

L'éducation du chevalier est au centre du débat entre plusieurs personnages de l'histoire. La sœur du chevalier, Virginie d'Ermont, est soulagée de savoir que son frère bien-aimé se remet bien, même si elle est triste à cause de la décision du frère de passer l'hiver avec l'abbé. En effet, la famille d'Ermont a une vision assez négative de l'éducation. Virginie dans sa lettre à son frère lui raconte la situation d'Eugene, un jeune garçon qui travaille chez un banquier. Elle ne comprend pas que malgré son bon nom de famille il décide de travailler et que sa petite cousine Lolotte soit soumise à de nombreuses heures d'études et de longues promenades par la dame qui l'a adoptée, la baronne de Pflemmingen.

Le chevalier répond à sa sœur dans une longue lettre qui est très importante parce qu'elle contient des leçons pour tous les jeunes. On peut noter comment le jeune, après avoir passé des mois à se dédier complètement à ses études, a radicalement changé. Non seulement il a appris à écrire avec une orthographe parfaite, mais il a appris des valeurs morales nouvelles. Il a appris l'importance et le pouvoir de la connaissance, grâce à laquelle le chevalier ne sent plus le fardeau de l'ennui. Il écrit une phrase significative qui va signer son destin « je veux absolument sortir de l'ignorance où je suis ». Une prise de conscience significative dictée par un sentiment de honte et d'inadéquation.

---

<sup>79</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre IX, p. 42

Je rougis en voyant des jeunes gens moins âgés que moi, et qui ont déjà de l'instruction et des talents. Il s'est fait un grand changement en moi je vous assure ; M. l'abbé dit qu'à mon âge on peut facilement réparer le temps perdu, et c'est à quoi je vais travailler de tout mon cœur. Comme le dit M. l'abbé, l'étude ne sauroit m'ennuyer plus que ne fait l'oisiveté, et au moins il m'en restera quelque chose<sup>80</sup>.

Finalement le Chevalier a donné un but à sa vie vide et dénuée de sens. Tout l'ennuyait, peut-être parce qu'il ne comprenait rien de ce qu'on lui présentait. Il a compris que seulement à travers le dévouement et le sacrifice est possible d'obtenir de grands résultats. Cela lui donne de la joie profonde et un sens de fierté jamais éprouvé auparavant. Il dit « l'étude me faisoit un mal affreux quand je m'y appliquais pas du tout, et à présent que je m'y livre tout entier, elle m'intéresse, elle m'amuse et me fait du bien ». Une découverte éclairante qui lui a redonné la vie.

Après il continue sa lettre en expliquant comment ses journées d'études sont organisées ; pour commencer il consacre une heure par jour à la lecture des Saintes Ecritures. Après il étudie l'histoire avec l'abbé pendant une heure et demie et puis la géographie, l'écriture, l'orthographe et l'arithmétique. Dans sa lettre on retrouve des méthodes que Madame de Genlis elle-même a utilisées pendant ses études ; on pourrait penser qu'elle parle de sa propre expérience personnelle, épisode également cité dans ses *Mémoires* : quand elle a appris à lire, sa vie a changé et à travers des exercices de copie de manuscrit pour apprendre l'orthographe elle a appris toute seule à écrire. Cette méthode est reprise dans ce passage de la lettre du chevalier :

M. l'abbé corrige toute mes lettres, que je réécris à main posée ; en outre il m'a enseigné une manière charmante d'étudier tout seul l'orthographe ; elle est bien simple, la voici : je donne à Robert un livre, et il me lit tout haut une demi-page que j'écris sous sa dictée ; ensuite je prends le livre, je confronte ce que j'ai écrit avec ce qui est imprimé, et je corrige moi-même les fautes que j'ai faites. Le livre qui me sert à cet usage est bien amusant ; il a pour titre : Les Voyages de Cyrus.<sup>81 82</sup>

Le chevalier n'apprend pas seulement des notions théoriques mais il se consacre aussi aux arts ; il apprend à dessiner. En plus, comme Madame de Genlis enseignait les langues étrangères à ses élèves, l'abbé enseigne au chevalier l'allemand.

---

<sup>80</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XI, pp. 47,48

<sup>81</sup> Ramsay, Chevalier. *Les Voyages de Cyrus*. Nouvelle édition, Paris : Chez Jacques Rollin, 1727

<sup>82</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XI, pp. 48,49

Malgré l'enthousiasme du jeune Gustave d'Ermont, sa mère n'est pas satisfaite des méthodes utilisées par monsieur l'abbé du Bourg. Dans cette lettre on remarque que la présence voilée de Madame de Genlis, exprimée par les paroles de l'abbé du Bourg, s'oppose à la pensée de Rousseau, exprimée par les paroles de la marquise. Elle dit "*je pense comme Jean Jacques Rousseau, qu'il faut livrer les enfants à la nature*". Selon elle, son fils ne devrait pas travailler comme un artiste ou un manœuvre. Elle répudie l'étude de l'art et des langues étrangères, inutiles à son avis, comme aussi l'exercice physique, jugé trop violent et pas nécessaire. Elle ne veut que son fils ne devienne "*ni un savant et ni un bel esprit*".

Je vous supplij donc de ne fair de mons fils ni un savant ni un bel esprij ; car son père et moi j nous déteston la pédanterij, et les éducation mairvéileuse ne son nulleman de notre goux. C'est pourquoi j la pintur et l'étude des langues me paraisse bien inutile. Quant on est Français on doit se contenté de bien savoir sa langue maternele. [...] A l'égard des exercices du corp, je n'approuve point du tout ceux qui son violent. Gustave est d'une extraime délicatesse, et il a le genre nerveux très-irrijtable<sup>83</sup>.

La réponse de monsieur l'abbé du Bourg est bien réfléchie. Premièrement il veut rassurer la marquise des bonnes conditions de santé du chevalier. Après il dit une phrase très importante qui fait encore une fois référence à l'expérience de Madame de Genlis : "*j'ai toujours pensé qu'il est bien impossible de bien élever un jeune homme au milieu du grand monde, car lorsqu'on est entouré d'une grande variété d'amusement, il est tentant de sacrifier l'étude à la dissipation*".<sup>84</sup> Pour cette raison Madame de Genlis avait fait construire son "école" à Bellechasse, loin de la société, où elle pouvait éduquer ses élèves selon ses méthodes, sans recevoir d'influences externes. Il s'agit d'une véritable justification que Madame de Genlis veut donner à ses adversaires et elle le fait élégamment à travers cette lettre bien écrite.

D'ailleurs, je ne lui donne que des leçons très courtes et tache de les lui rendre agréables, et j'ai soin de les couper par des promenades ou des jeux d'exercice qui puissent lui donner de l'agilité, de l'adresse et de la force. <sup>85</sup>

---

<sup>83</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XII, pp.50,51

<sup>84</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XIII, p. 51

<sup>85</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XIII, pp.52,53

Dans la lettre XIV du chevalier à Edouard, on voit comment le jeune est très satisfait de ses progrès dans les études et dans ses activités physiques aussi. On pourrait dire que dans ces échanges de lettres les lecteurs ont différents points de vue sur les mêmes questions, le point de vue des élèves et le point de vue de leurs maîtres et instituteurs.

En effet le chevalier confirme le témoignage que l'abbé avait donné à sa mère dans sa lettre ; il s'applique beaucoup et il fait beaucoup de promenades avec l'abbé. Ils conduisent aussi le bateau de temps en temps et un monsieur leur apprend à ramer. Si avant il se fatiguait vite et qu'il ressentait des douleurs dans ses bras, maintenant il se sent plus fort et plus résistant. Il est la démonstration que si on s'applique aux études avec volonté et persévérance on obtiendra d'excellents résultats, en particulier en suivant les méthodes de Madame de Genlis.

M. l'abbé m'assure que si je continue à m'y appliquer, je serai en état de vous écrire dans un mois de petits billets dans cette langue, ce qui ajouterait bien de l'agrément à notre correspondance<sup>86</sup>.

Jusqu'à ce moment on a principalement analysé l'éducation que les garçons appartenant à la jeunesse émigrée ; en ce qui concerne les jeunes filles, le type d'éducation qu'elles ont suivi est presque identique même si l'usage qu'elles doivent faire de leur culture est très différent.

Dans le roman les filles écrivent peu par rapport à la quantité de lettres écrites par les garçons ; en particulier on peut observer que les femmes et les jeunes filles écrivent principalement entre elles et le ton de la conversation est moins soutenu par rapport aux lettres qu'elles écrivent aux hommes ; elles peuvent être plus sincères avec leurs amies qu'avec les amis ou les membres masculins de la famille. Dans le roman donc, la différence entre les sexes est assez évidente même si dans les lettres n'est pas déclaré ouvertement. En effet c'est le père d'Edouard qui s'occupe de l'éducation de son fils et le rapport entre eux est fait de respect et de confiance mutuelle. Edouard vient à connaissance de la situation de sa mère et de ses sœurs à travers les lettres du père ou de son cousin mais peu de fois il les reçoit directement par la mère ou ses sœurs. Au contraire, la mère, Madame d'Armilly s'occupe des sœurs d'Edouard, elle s'occupe de leur donner une juste éducation

---

<sup>86</sup>S Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XIV, p. 55

pour devenir des femmes de famille une fois adultes. Dans une lettre à son frère Juliette lui écrit :

Elle a raison de dire qu'il faut qu'une femme sache traiter les petits maux et les petites maladies, afin d'être en état au besoin de soigner ses enfans. Que serions-nous devenus si nous n'avions eu que mademoiselle Benoit et Dupy, qui disent qu'il falloit nous saigner et nous faire prendre l'émétique, et cela nous auroit tués à ce que dit maman. Nous nous portons bien à présent, mais nous sommes pourtant un peu changés. [...] Adieu mon cher frère, j'ai bien de l'impatience de vous revoir et de vous embrasser. Maman a corrigé l'orthographe de cette lettre, mais il n'y avoit que cinq fautes.<sup>87</sup>

La mère du chevalier, madame d'Ermont, affirme dans une lettre qu'elle ne peut pas s'entremettre dans l'éducation de son fils Gustave et qu'elle n'est pas d'accord avec les méthodes de l'abbé du Bourg, mais vu que son mari lui laisse gérer l'éducation de la fille, elle se tait.

Ma chère cousine, nous avons retrouvé ce povre abbé du Bourg ; il étois bien malheureuse, et c'étoit un devoire pour nous de recueillir un homme qui a été instituteur de mons fils. Je suis donc charmé qu'il soit avec Gustave ; cependant à vous parlé vrai, je ne suis pas très contente de l'éducation qu'il donne à mon fils [...] M. d'Ermont est fort angoué de l'abé ; je me tais. M. d'Ermont me laisse maîtresse de l'éducacion de ma fille, je ne dois point contrarié celle que reçoit Gustave. Ma fille à toujours une saintée bien chancelante. Elle sera fort émable, quand elle aura repris la plasse qui lui convient, elle fera parfaitement bien les honeurs d'une maison, on lui trouvera une politesse très-noble, et un ton excellent ; j'ause croire qu'elle aura tout ce qu'il faut pour réussir dans le grand monde.<sup>88</sup>

Pour continuer, le sujet des lettres est aussi différent : les femmes parlent de mariage, de religion, de leurs enfans et elles se montrent toujours judicieuses quand elles parlent politique, comme si elles ne voudraient pas mettre en évidence qu'elles ont une opinion personnelle à cet égard. Madame d'Ermont par exemple offre beaucoup de conseils à son cousine la baronne de Blimont qui veut faire épouser sa fille avec un négociant.

---

<sup>87</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre VII, p. 37

<sup>88</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XVII, p. 68

Le mariage dont vous me parlé pour votre fille ne me parois nullement çortable ; l'homme en question est jeune, honaite, il a une grande fortune, fort bien, je croix tout cela, mais votre fille est-elle fête pour épouser un négocian ? Je sais qu'on a souvent marié des filles de calité à des gens de finanse ; cependant il faut convenire qu'il y a beaucoup de nuances qui distinguent un fermié générale ou un banquié de la cour d'un simple négocian. Votre fille aura au moins vingt mille livre de rentes, et elle peut prétendre à une plasse à la cour.<sup>89</sup>

Les femmes doivent suivre un scénario préétabli ; c'est ce que les hommes nobles apprécient le plus. Lord Arthur Selby, un noble anglais qui devient ami de la famille d'Armilly et Bossière, est fasciné par la figure de la jeune Mélanie de Bossière.

Mélanie, âgée de seize ans, l'ainée des enfants de M. de Bossière, n'est ni belle, ni régulièrement jolie, mais elle a toutes les grâces françaises, beaucoup d'élégance, des manières douces, nobles et naturelles, des talents ravissantes, de l'instruction, de la littérature, et une conversation pleine de charmes. [...] Je me suis trouvé à un petit concert où j'ai entendu chanter Mélanie comme un ange, et jouer du piano comme un maître. On m'a montré des camées charmantes peintes par elle. J'ai admiré ses talents et surtout sa modestie, car elle n'a pas la moindre prétention, et parois n'attacher aucun prix à de si brillants avantages.<sup>90</sup>

A travers cette description on peut voir la jeune Félicité Ducrest à l'âge de seize ans, une jeune fille qui avait été façonnée par sa mère et la société, elle était ce que les autres voulaient, sa pensée n'intéressait à personne, elle devait avoir bon goût, montrer de la finesse, parler bien mais ne prendre jamais une décision, ne dire pas un mot de plus et savoir écouter avec modestie. Il s'agit d'une critique de la société et d'une dénonciation de la condition des femmes, qui reste la même aussi à l'étranger, dans l'exil le plus absolu les femmes ne sont jamais reconnues au pair des hommes. Pour cette raison Lord Selby est étonné quand Mélanie lui demande s'il était « démocrate ». Madame de Genlis utilise spécifiquement le point de vue d'un homme pour parler des femmes.

Je l'écoutois avec intérêt quand tout d'un coup elle s'est avisée de me demander si j'étois démocrate, et sans me laisser le temps de répondre, elle s'est hatée de m'assurer qu'elle est à l'excès, et tout de suite me développant avec volubilité ses opinions politiques, elle a fait une satire très vive du

---

<sup>89</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XVII, p. 66

<sup>90</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XVIII, pp. 70-71

gouvernement monarchique, et des rois et des princes, et a fini par conclure qu'il n'y avait de souveraineté raisonnable que celle du peuple.<sup>91</sup>

Mélanie est une femme très forte, contrairement à son apparence douce et modeste. Elle a ses propres idées à propos de la société et de la politique. Elle est en colère quand elle découvre que Lord Selby est « aristocrate ». Ce dernier considère la jeune incapable de raisonner, une personne qui manque de jugement et de réflexion et en même temps elle a une présomption extravagante. Il dit « cet entêtement a détruit ce prestige de perfection si nécessaire à l'amour ».

Dans ce roman Madame de Genlis introduit aussi le thème religieux toujours avec des intentions éducatives et pédagogiques ; il y a des citations tirées de l'Évangile qui enseignent à résister aux adversités. La religion est un moyen utile pour parler indirectement des questions politiques en France.

Une des choses qui me fait le plus de peine, est de voir trop souvent l'esprit de parti inspirer des sentiments contraires. Mais nous, mon ami, qui prêchons l'Évangile, mettons en pratique ses maximes salutaires, montrons-nous indulgents et généreux et quand nos frères égarés sont dans l'infortune oublions leurs fautes, et si nous pouvons, volons à leur secours. En un mot, soyons conséquents, ou cessons de gémir sur les impiétés qui se commettent en France, ou montrons-nous religieux en suivant les vertus qui seules caractérisent les vrais chrétiens, la douceur, la charité fraternelle et l'oubli des injures<sup>92</sup>.

En conclusion, le système éducatif de Madame de Genlis se distingue par son approche novatrice et son attention aux détails moraux et intellectuels. En s'appuyant sur une pédagogie à la fois rigoureuse et bienveillante, elle cherche à former des esprits équilibrés, capables de réflexion autonome tout en étant guidés par des principes éthiques solides. Son insistance sur l'éducation morale, le recours à une méthode d'enseignement pratique témoignent de sa volonté de concilier savoir et vertu. Ce modèle, bien que critiqué par certains de ses contemporains, a durablement influencé les débats pédagogiques de son époque et continue de susciter l'intérêt des chercheurs d'aujourd'hui.

---

<sup>91</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XVIII, p. 73

<sup>92</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XVI. p. 62

## Chapitre quatre : La vie en exil des nobles émigrés

### 4.1 L'émigration pendant la Révolution française

« L'émigration est l'ensemble des personnes qui quittèrent la France pendant la Révolution française ». Cette définition donnée par le lexicographe Emile Littré résume dans une seule phrase une période qui va de 1789 à 1793, pendant laquelle les nobles et les membres du clergé, qui soutenaient la monarchie, ont quitté la France pour chercher un abri à l'étranger. L'Ancien Régime était proche de sa destruction. Les premières vagues d'émigration ont commencé en 1789 avec la prise de la Bastille, la promulgation de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et l'abolition des privilèges. Les nobles craignant des insurrections populaires et des réformes contre eux et leurs propriétés, ont fui la France. Ces épisodes se sont intensifiés en 1791, la même année de la fuite de la famille royale à Varenne<sup>93</sup>. Cet épisode avait confirmé la faiblesse de la monarchie et pour cette raison les aristocrates français s'étaient convaincus à partir avec les membres de leur famille et de leur entourage vers les autres pays de l'Europe.

La Révolution française avait bouleversé l'ordre ancien à un point tel que les anciens détenteurs du pouvoir, les nobles et le clergé, furent les premiers à être confrontés à la nécessité de fuir ou de s'adapter aux nouvelles conditions imposées par le régime républicain.<sup>94</sup>

La situation s'est aggravée avec la proclamation de la Première République en 1792, suivie par l'exécution à la guillotine du roi Louis XVI et par la Terreur de Robespierre. Dans ce moment-là, l'émigration des nobles se transforme en un phénomène de masse. Les lois contre les émigrés promulguées le 23 octobre 1792 annoncent que les émigrés étaient bannis du territoire de la République Française et que la peine de mort était réservée à tous les aristocrates qui feraient retour en France.

---

<sup>93</sup>Épisode important de la Révolution française dans lequel le roi de France Louis XVI cherche à fuir avec sa femme Marie-Antoinette, sa famille et son entourage le 20 et 21 juin 1791.

<sup>94</sup>François Furet, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978

La révolution m'avait laissé sans patrie, sans ressources et sans avenir ; je me tournais vers l'Europe comme vers un champ de ruines où je pouvais seulement espérer trouver un abri provisoire<sup>95</sup>.

Les émigrés étaient convaincus que la Révolution aurait une durée très courte et qu'ils pourraient rentrer en France une fois terminée cette période turbulente. Les témoignages des auteurs français nous indiquent quel était leur état d'âme, c'est-à-dire le désespoir pour leur situation et la nostalgie de la patrie. Cependant leurs espérances avaient été découragées par un exil beaucoup plus prolongé dans les années.

On a estimé que seulement 150.000 personnes ont quitté le pays dans les années de la Révolution française, soit 0,5 % de la population française de l'époque. Cette donnée est assez imprécise et elle ne correspond pas à la réalité. Une loi de 1825, appelée "milliard des émigrés"<sup>96</sup> pour indemniser les spoliés, comptait cent mille familles d'émigrés. Vidalenc, qui avait étudié les listes des émigrés, s'était aperçu que les estimations ne tenaient pas compte de tous les membres de la famille qui avaient quitté la France. Pendant cette période on avait liquidé 25.000 dossiers qui représentaient 67.257 chefs de famille et que selon la moyenne familiale du temps, une famille était formée par le père, la mère et au moins trois enfants. Ces données font augmenter le nombre de bénéficiaires à 350.000 même si le nombre nous indique seulement la répartition des émigrés dans le territoire national<sup>97</sup>. En effet, le seul pourcentage qu'on trouve est le nombre des émigrés d'origine noble par rapport à la totalité de personnes qui ont effectivement quitté la France.<sup>98</sup> En plus, contrairement à ce qu'on pense habituellement, les émigrés n'étaient pas seulement les membres de la noblesse et du clergé, ils étaient marchands, artisans, écrivains, ouvriers, philosophes. Ils cherchaient refuge dans les villes neutres, qui pouvaient leur assurer une vie plus tranquille. Conséquemment, selon des études récentes de Donald Greer<sup>99</sup> et Jean

---

<sup>95</sup> François-René Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, [Paris, Penaud frères, 1849-1850] Garnier Flammarion, 1981

<sup>96</sup> La loi connue sous le nom de « du milliard aux émigrés » est une législation française instaurée par Charles X le 27 avril 1825, destinée à soutenir les immigrants qui ont subi la perte de leurs biens acquis comme biens nationaux durant la Révolution. Elle représente une des mesures majeures du commencement du régime de Charles X, conformément au programme ultraroyaliste et aux attentes de l'aristocratie de l'Ancien Régime qui revient au pouvoir.

<sup>97</sup> René de La Croix, duc de Castries, *La vie quotidienne des Emigrés*, Paris, Hachette, 1966

<sup>98</sup> John Dunne. *Quantifier l'émigration des nobles pendant la Révolution française : problèmes et perspectives* Dans : *La Contre-Révolution en Europe : XVIIIe-XIXe siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques* [online]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001

<sup>99</sup> Donald Greer, *The Incidence of the Emigration during the French Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 1951

Vidalenc<sup>100</sup> 51% des émigrés appartenait aux Tiers Etat, 25% au clergé, 17% à la noblesse.<sup>101</sup>

Les nobles émigrés s'étaient établis dans des pays qui entretenaient des liaisons avec la France ou dans des pays où la monarchie régnait encore comme l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas, la Suisse et en particulier l'Angleterre, le seul pays qui donnait des aides financières aux émigrés. Pour cette raison les émigrés avaient donné vie à une grande communauté dans des quartiers de Londres comme Tottenham court road, Thames Street and Shoreditch. Si quelqu'un avait eu la chance d'être hébergé par un parent anglais, quelqu'un d'autre avait été moins fortuné. Ces derniers s'étaient établis dans des quartiers comme St. George's Fields ou Southwark et beaucoup étaient morts à cause de mauvaises conditions de vie.<sup>102</sup> À Londres beaucoup d'émigrés avaient trouvé refuge chez des nobles anglais souteneurs de la monarchie. Une autre communauté d'aristocrates émigrés en Allemagne s'était formée à Coblenz.<sup>103</sup>

Les rois de ces pays qui craignaient la diffusion des idées révolutionnaires et la chute de la monarchie en Europe, avaient offert refuge aux émigrés français. L'Angleterre était une destination privilégiée pour les émigrés, en particulier par les femmes qui représentent 35% des émigrés et dont la moitié sont nobles.

Les émigrés, quel que soit leur origine sociale, avaient perdu leur identité et leur statut social. Ils avaient dû apprendre à s'exprimer dans une langue étrangère et leur prestige comme propriétaires fonciers avait été annulé par leur condition d'émigrés. Ils changeaient leur nom de famille pour n'être pas reconnus comme des émigrés français. Ils ont perdu leur sécurité donnée par leur argent, par leur église, leur religion, leur maison, leurs amitiés et leurs relations familiales. Des émigrés ont perdu leur famille, soit parce que le conjoint était décédé pendant la Révolution soit parce que les femmes voyageaient souvent avec les enfants séparés de leurs maris pour transporter l'argent et les bijoux au-delà de la frontière nationale.

---

<sup>100</sup> Jean Vidalenc, *Les émigrés français 1789-1825*, Caen, Presses universitaires de Caen, 1969.

<sup>101</sup> Karine Rance. *L'historiographie de l'émigration*. Dans *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, édité par Philippe Bourdin. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.

<sup>102</sup> Alec Tritton, *Escaping the Guillotine : French Émigrés from Revolutionary France*, Exodus 2013

<sup>103</sup> Thomas Blair, *The Aristocratic Émigrés of The French Revolution: Their Struggles, Travels and Search for National Identity*, 2014. CMC Senior Theses. 964.

Nous pouvons retrouver ces informations dans les journaux intimes que les émigrés écrivaient pendant leur exil et qui montrent la complexité du phénomène. Ces récits permettent de reconstruire la trajectoire de leurs voyages et les raisons qui les motivent à partir. Le sentiment du conflit appartient à cette génération qui se sent partie d'une génération mais il s'agit d'une "génération perdue" comme le dit Chateaubriand dans *Essai Historique*<sup>104</sup>.

Tous les individus, depuis le paysan jusqu'au monarque, ont été enveloppés dans cette étonnante tragédie. Non seulement, dira-t-on vous n'êtes pas spectateur, mais vous êtes acteurs, et acteur souffrant, Français malheureux qui avez vu disparaître votre fortune et vos amis dans le gouffre de la révolution. Enfin vous êtes un émigré<sup>105</sup>.

La situation économique variait d'un cas à un autre : les plus fortunés survivaient grâce à leur ressources et grâce aux aides financières qui provenaient de leur famille qui vivait en Angleterre ou dans les pays voisins ; les autres ont transformé leurs connaissances artistiques et professionnelles en nouvelles activités professionnelles. Les femmes de la noblesse donnaient des leçons de musique, de dessin et de français, elles vendaient des broderies ou elles travaillaient dans les boutiques des marchands de tabac ou en ouvrant des épicerie fines. Les hommes trouvaient travail comme maçons, charpentiers, couturiers, cuisiniers et professeurs de musique ou de langue. Même si la condition de vie des émigrés était précaire, ils étaient très résilients, ils avaient adopté des stratégies pour la survie de leur famille dans un contexte étranger.

A des rares exception près, cette vie fut difficile et la misère supportée d'une manière inégale. L'aptitude à gagner de l'argent n'est pas en fonction directe de la naissance ou de la fortune intérieure ; aussi beaucoup de destinées sont-elles marquées par des aigreurs et des abaissements. D'autres au contraire se caractérisent par une sérénité souriante<sup>106</sup>.

Le besoin d'argent a radicalement changé la vie des émigrés. La mort d'une femme solitaire appauvrie a suscité à Londres, selon l'historien Carpenter, une campagne

---

<sup>104</sup> François-René Chateaubriand, *Essai historique, politique et morale sur les Révolutions Anciennes et Modernes considérées dans leur rapport avec la Révolution française*, Londres, J. Deboffe, 1797

<sup>105</sup> François-René Chateaubriand, *Essai historique*, p. 2

<sup>106</sup> René de La Croix, *La vie quotidienne des Emigrés*, p. 39

spontanée pour aider économiquement tous les exilés français.<sup>107</sup> La condition de vie des femmes et de leurs enfants est la plus dégradée ; leur position sociale en France était garantie par leur mariage avec un homme appartenant à la noblesse, mais ce privilège a disparu une fois éloignées de la France. Ces femmes étaient presque invisibles dans la société étrangère. Les identités de genre ont évolué radicalement influencés par des facteurs tels que l'éducation, la santé, la richesse, la religion, l'âge et l'histoire familiale.

Toutefois les émigrés ont été capable de résister loin de la patrie et de se réunir dans de nouvelles communautés ; les exilés ne se contentaient pas d'avoir échappé à la Révolution et grâce aux soutien des monarchies européens ils organisaient la Contre Révolution. Les contre-révolutionnaires comprenaient nobles, membres du clergé et les membres de la famille royale. Ils avaient fait des tentatives pour influencer la politique en Europe pour rétablir la monarchie en France. Leurs idées étaient le soutien de la monarchie absolue, la défense de la noblesse et des privilèges sociaux, le soutien de l'Eglise Catholique (ils n'acceptaient pas la Constitution Civile du Clergé).

Le comte d'Artois, le futur Charles X, a été l'un des principaux protagonistes de la résistance monarchique. Après avoir fui la France, il s'est établi en Angleterre et après à Coblenz, en Allemagne, où il a commencé à organiser des armée d'émigrés grâce au soutien des monarchies étrangères, comme l'Autriche et la Prusse, pour renverser le régime révolutionnaire en France. Charles Maurice Talleyrand, par exemple, utilisait ses compétences diplomatiques pour créer des liens avec les cours royalistes et défendre les intérêts royalistes. Toutefois leurs tentatives ont été inutiles à cause de la montée au pouvoir de Napoléon et la défaite définitive des tentatives de restauration de la monarchie.

Parallèlement à leur engagement politique, les nobles émigrés avaient cherché de reconstruire la vie qu'ils menaient en France ; des salons aristocratiques s'étaient formés dans les villes ouvertes aux émigrés où ils pouvaient se réunir pour discuter de politique mais aussi pour faire des conversations sur les arts, la musique et la littérature. Dans leur vie privée et familiale les émigrés se liaient d'amitié avec d'autres familles d'émigrés ils s'aidaient entre eux dans les moments difficiles.

Cependant, on trouve une catégorie d'émigrés qui n'a pas choisi de quitter la France. Il s'agit des enfants. Il faut citer l'histoire d'une jeune fille émigrée qui s'appelle

---

<sup>107</sup>Lloyd Kramer, *Émigrés and Migrations during the French Revolution Identities, Economics, Social Exchanges, and Humanitarianism*, Volume 48, Issue 3, Winter 2022: 1–8 Historical Reflections

Julie de Ganté<sup>108</sup>. Elle a écrit ses mémoires dans un manuscrit dont le titre est *Ma vie écrite pour mes enfants en 1836*. Il est un texte inédit qui fait partie d'un projet de publication qui tient en considération la tri-temporalité de ce document : écrit en 1836 il s'agit d'un récit qu'elle avait fait à ses enfants dans les années 1820 et elle raconte les événements qui vont de sa naissance en 1784, jusqu'à l'année de son mariage en 1815. Son témoignage est extrêmement précieux et il a été analysé par Vincent Cuvilliers et Matthieu Fontaine.

Julie à l'âge de sept ans fuit la France avec sa famille à cause des menaces qui pesaient sur les nobles durant la Révolution. Le père de Julie, François Ignace Marie de Gantés, part seul pour les Flandres pour préparer le voyage et la mère le rejoint trois semaines plus tard avec trois domestiques et ses enfants. Ils doivent abandonner leur patrimoine et leur style de vie mondaine pour une vie précaire et des conditions économiques instables. Julie décrit avec nostalgie cet événement en évoquant le déchirement qu'elle éprouve quand elle doit quitter son petit jardin et ses lapins pour l'incertitude de l'avenir.

L'empressement avec lequel on s'éloignait alors du sol natal ne peut être comparé qu'à l'ardeur qui entraînait jadis nos aïeux dans la Palestine. C'était aussi une cause sacrée que l'on voulait défendre : la Religion et le Roi.<sup>109</sup>

La famille Gantés s'installe premièrement à Oudenarde où sa mère continue à cultiver ses liens sociaux avec d'autres émigrés, venus de la Bretagne et du Midi de la France, qui tous les soirs remplissaient le salon de leur maison. Le père est engagé dans l'armée des Princes mais pour prévenir l'avancée française décide de partir pour Liège avec toute la famille. Ils voyagent beaucoup et une fois arrivés en Allemagne, à Osnabrück pour la précision, la mère de Julie meurt en 1796. Le père alors est contraint d'accepter un emploi au service du Baron de Schölemer et de cette manière il est capable de pourvoir aux besoins économiques de sa famille.

---

<sup>108</sup>Vincent Cuvilliers, Matthieu Fontaine, et Philippe Moulis. *Julie de Gantés (1784-1879). Une jeunesse en émigration*. Dans *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, édité par Philippe Bourdin. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.

<sup>109</sup> Julie de Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*. Texte inédit, 1836, chapitre 14

En ce qui concerne la vie de la jeune Julie, et de tous les enfants émigrés, elle est très dure et faite de sacrifices et de renoncements. Le changement le plus radical dans la vie des enfants émigrés concerne l'éducation. Les parents ne pouvant plus se permettre de payer des éducateurs, s'improvisent enseignants. La formation se déroule à la maison de façon fragmentaire.

Mon père détestait les couvents et s'était promis de n'y point élever ses filles. J'aurais pensé et agi de même si j'en avais eues. Maman nous enseignait elle-même la lecture, le catéchisme, la musique, les ouvrages à l'aiguille et au fuseau et nous incitait à travailler pour les pauvres.<sup>110</sup>

Toutefois, la mort de la mère et la détérioration des conditions de vie rendent l'éducation des enfants plus compliquée. Julie affirme dans ses mémoires qu'on s'occupait très peu de son éducation. Elle dit "après les heures consacrées au dessin nous nous rendions chez ma tante pour différentes leçons et le soir mon père nous enseignait l'arithmétiques et la géographie".<sup>111</sup>

L'éducation devient aussi un motif de compétition avec les autres enfants émigrés. Cette "lutte", cette envie de se trouver au même niveau de ses pairs pour l'histoire, la géographie, la mythologie et les mathématiques a permis à Julie de faire de grands progrès et en même temps cette liberté donné par une éducation irrégulière a permis à Julie de se concentrer surtout sur les disciplines qui la passionnaient le plus.

Les enfants émigrés, malheureusement, étaient contraints à travailler pour aider leur famille. C'est le cas de Julie et de ses frères. Elle est fascinée par les occupations de son père qui à partir de leur émigration a toujours travaillé : il donne des leçons de dessin et il gère les terres du Baron de Nelestein. En plus en 1799 il s'est lancé dans le commerce du vin même si ces tentatives commerciales ont échoué. Le père donne ces conseils à ses enfants :

Vous voyez que le dessin me met à même de vous procurer une existence honnête ; tâchez d'acquérir aussi des talents. Ce sera probablement le seul héritage que je pourrai vous laisser. L'homme est

---

<sup>110</sup> Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*, chapitre 10

<sup>111</sup> Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*, chapitre 51

fait pour travailler disait-il. Après avoir fait bien des lieues dans les champs, il partait à dix heures pour aller donner des leçons de dessin. C'était une vie bien laborieuse.<sup>112</sup>

Le travail devient un signe de fierté pour une partie des nobles émigrés. On peut donc voir comment la mentalité de l'aristocratie a subi un changement radical. Julie, malgré sa naissance dans la noblesse, une fois grandie encourage ses enfants de ne pas mépriser les travaux manuels et physiques. Les nobles deviennent fiers de travailler, c'est leur marque distinctive parmi les émigrés, il se distinguent de ceux qui n'ont pas eu de succès dans la reconstruction d'une vie nouvelle à l'étranger. Les jeunes émigrés sont fiers aussi de pouvoir contribuer avec leurs emplois. Julie commence à travailler quand son père tombe malade. Elle travaille comme ouvrière avec ses sœurs dans l'usine paternelle.

Ma sœur, moi et Monique étions les seules ouvrières condamnées à le seconder dans ces travaux aussi rudes que dégoûtants. Nous étions obligées de mettre en mouvement une meule perpendiculaire qui servait à écraser le froment ou la pomme de terre. C'était encore le travail le moins pénible et le moins sale. Les nègres ne sont pas réduits à des plus rudes travaux relativement à leur forces. Mon père ne nous laissait plus le temps de voir nos amis, ni de cultiver notre éducation. Il fallait travailler sans relâche. [...] Malgré les 8 ou 10 heures que je consacrais chaque jour aux travaux de la fabrique.<sup>113</sup>

Le travail devient tellement important que Julie continue à travailler même une fois retournée en France. Elle était la seule chargée des travaux de la fabrique et du commerce, des soins du ménage et de l'éducation de son petit frère Henri. Elle ne s'en plaint pas car pour elle "les travaux les plus rudes valent mieux que l'ennui".<sup>114</sup> "Travailler pour vivre" devient donc une pratique désormais normale pour les émigrés nobles même une fois de retour à leur vie originaire en France.

D'autres jeunes comme Julie ont été inspirés par leurs expériences en exil et une fois retournés en France ont apporté avec eux de nouvelles façons de voir le monde et la société.

Un exemple frappant est donné par Louis Philippe, duc d'Orléans et prochain roi avec le nom de Louis-Philippe Ier. Son expérience en exil après l'exécution de son père,

---

<sup>112</sup> Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*, chapitre 54

<sup>113</sup> Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*, chapitre 60

<sup>114</sup> Ganté, *Le récit de ma vie à mes enfants*, chapitre 71

l'a fait voyager en Suisse, en Scandinavie et même aux Etats-Unis. Il a dû vivre avec modestie, il a même dû travailler comme enseignant pour contribuer à sa propre subsistance. Cette expérience lui a fait comprendre l'importance que l'argent a dans la vie des personnes et l'a fait sentir plus proches des valeurs de la bourgeoisie. Pour cette raison, une fois devenu roi, il est devenu un fort défenseur de la monarchie constitutionnelle.

Une autre histoire exemplaire est celle d'Albert François de Moré.<sup>115</sup> Il a passé la jeunesse en exil à Trieste, où il a vécu avec d'autres nobles comme lui dans une condition précaire et très modeste. Il y a passé 26 ans. Il est devenu un commerçant en renonçant à ses privilèges assurés par l'appartenance à la noblesse. Grâce au maintien des relations sociales et familiales dans une Europe en changement, Albert est considéré l'emblème des jeunes émigrés.

Pour conclure on peut dire que l'émigration de l'aristocratie française a changé cette génération qui s'est approchée des valeurs de la bourgeoisie naissante. La volonté de survivre a fait progresser la noblesse qui a dû se réinventer dans un contexte jamais vu auparavant. Le travail a rendu les nobles dignes à nouveau et ils ont montré leur résilience face aux adversités de l'exil. L'éducation que la noblesse a reçue en France était excellente et pour cette raison ils ont pu gagner leur vie grâce à leurs connaissances artistiques, linguistiques, culturelles. Les enfants et les jeunes en exil ont été capables de résister aux défis de la vie et ils ont changé pour toujours leur génération. Leur catégorie sociale est la moins protégée et leur faiblesse s'est transformée en force grâce à leur volonté de continuer à apprendre sans abandonner l'éducation, le seul salut possible dans un monde devenu méconnaissable. Leurs mémoires ont été fixées dans l'histoire et dans la littérature pour ne jamais oublier leurs expériences.

---

<sup>115</sup> Amandine Fauchon, *Réseaux familiaux et construction identitaire d'une noblesse d'épée : l'exemple de l'émigré Albert-François de Moré*, dans *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, édité par Philippe Bourdin. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.

## 4.2 L'émigration de la jeunesse dans *Les Petits émigrés*

Dans *Les Petits émigrés*, Madame de Genlis intègre de façon subtile, des éléments de sa vie privée en tant que femme noble émigrée comme son exil en Suisse. Elle a dû s'éloigner de la France à cause de son association avec la famille d'Orléans et à cause de sa proximité avec le duc d'Orléans, dit Philippe-Egalité, impliqué dans la Révolution française. Après son exécution, Madame de Genlis est dans une situation dangereuse et pour éviter les persécutions et les représailles elle est contrainte de fuir le pays. Elle part avec sa fille adoptive Pamela, la fille biologique de Lord Edward Fitzgerald, et d'autres membres de la famille d'Orléans, notamment Adélaïde d'Orléans, la fille du duc d'Orléans. Pendant leur exil Madame de Genlis continue à s'occuper d'eux et de leur éducation comme leur gouvernante, un rôle qu'elle avait déjà avant de leur départ. Elles s'installent en Angleterre. Madame de Genlis dispose de peu d'argent et elle peut compter sur l'aide de peu d'amis. Cependant sa vie mondaine continue dans les salons des nobles anglais. Malheureusement le duc d'Orléans exige le retour de sa fille en France. Elle fait son retour en France en 1792 pour remettre la jeune fille à son père mais elle décide de ne pas rester en France, puisqu'elle juge trop dangereuse sa permanence dans le pays.

Alors qu'elle va quitter la France, Genlis se sépare pour toujours d'un mari auquel elle semble être demeurée très attachée, malgré sa liaison avec le duc de Chartres, son choix de vivre seule à Bellechasse, puis sa décision de ne pas remettre à Sillery une fois qu'il en a hérité, comme il lui en avait exprimé le souhait à plusieurs reprises.<sup>116</sup>

En avril 1793 elle s'installe en Suisse à Schaffhausen, un lieu qui apparaît dans le roman, avec Henriette de Sercey et Adélaïde d'Orléans. Quand Genlis lit des accusations contre elle dans les journaux elle décide de quitter la Suisse avec sa nièce Henriette, comme Adélaïde les avaient quittées pour rejoindre sa tante, la princesse de Conti, en Allemagne à Berlin. Pour gagner de l'argent Madame de Genlis continue à écrire et à publier des ouvrages qu'elle fait imprimer en Angleterre. Conséquemment, elle quitte Berlin pour se déplacer à Hambourg où elle va rester des mois. Grâce à l'autorisation de Napoléon elle rentre en France en 1799.

---

<sup>116</sup> Martine Reid, *Félicité de Genlis, La pédagogue des Lumières*, Tallandier, 2022

On peut retrouver des ressemblances entre ses aventures et ce qui se passe dans *Les Petits émigrés*. Les personnages vivent les mêmes expériences de l'auteur et la thématique de l'éducation des jeunes en exil est centrale dans l'ouvrage. Le personnage principal Edouard d'Armilly est l'emblème de l'émigration des jeunes pendant la Révolution. La forme du roman épistolaire en plus contribue à rendre crédible l'histoire que les personnages racontent dans leur correspondance. Les personnages s'écrivent pour donner et pour recevoir des informations sur les membres de la famille et sur la situation de la France mais aussi pour parler de leur vie et de leurs problèmes. A partir du premier chapitre du roman Edouard présente la situation de sa famille : ils se trouvent en Suisse, à Küssnacht, le 15 mai 1793 donc en pleine Terreur, les Français partent de la France à cause des persécutions contre les défenseurs de la Monarchie. On ne doit pas ignorer le fait que la sœur d'Edouard s'appelle Adelaïde, exactement comme Adélaïde d'Orléans, la jeune princesse que Madame de Genlis a élevée comme une fille. Edouard dans la lettre qui ouvre le roman, raconte à son cousin Auguste qu'ils se trouvent incognito pour échapper aux persécutions et qu'ils font semblant d'être une famille irlandaise vu que tous parlent anglais. C'est dans la Lettre V qu'Edouard raconte à son ami le Chevalier d'Ermont l'histoire de leur fuite de France. Il s'agit d'un récit très bien articulé et riche en détails, qui rendent l'événement tellement vrai que le lecteur pour un moment oublie qu'il est en train de lire un histoire complètement inventée Edouard commence à raconter :

Vous me demandez l'histoire de notre fuite de France ; la voici : Dans l'été de 1792, mon père, qui depuis longtemps étoit révolté de toutes les choses que l'on faisoit, fut enfin dénoncé. Comme il étoit *noble et riche*, la persécution fut très violente.<sup>117</sup>

A partir de ce moment, la famille doit se préparer à partir pour un lieu plus sûr que la France. Le moment des salutations est le plus douloureux et le plus difficile. Edouard le raconte avec de la nostalgie et de la souffrance.

Ce soir-là nous soupâmes chez ma tante ; on étoit bien triste, je ne savois pas pourquoi. En sortant de table mon père me prit à part et me conta tout, ce qui m'étonna et me causa beaucoup de saisissement. En rentrant dans le salon, j'avois l'air si consterné qu'Auguste et Adrienne crurent que mon père m'avoit grondé. Je

---

<sup>117</sup>Stéphanie Félicité Ducrest De Saint Aubin comtesse de Genlis, *Les Petits émigrés*, Paris, Maradan, 1798, Lettre I, p. 26

ne pouvois les regarder tous les deux sans avoir envie de pleurer, car j'aime aussi ma cousine comme si elle étoit ma sœur ; elle n'avoit alors que dix ans, mais elle étoit si raisonnable et si sensible... Je ne l'oublierai jamais. A dix heures trois quarts mon père dit : *Allons, il faut partir*. Cela me fit tressaillir. Ma tante, en embrassant avoit les larmes aux yeux : je ne dis pas adieu à Auguste, parce que je savois qu'il nous reconduiroit à la voiture : mais je m'approchai d'Adrienne et je l'embrassai, ce que je ne faisois ordinairement qu'au jour de l'an et le jour de sa fête. Elle fut si surprise qu'elle pâlit en disant : Mon Dieu, Mon cousin !... Voilà les dernières paroles que j'ai entendues d'elle, et elle les prononça d'un ton si touchant

¶<sup>118</sup>

Edouard continue son récit et explique qu'il a pu porter avec lui seulement peu d'objets très chers comme un écritoire de maroquin rouge, une tasse charmante, un cadeau de sa cousine, et des dessins. Il a dû laisser tout le reste à la maison. Après il raconte avec précision le plan organisé pour partir. Le père avait pris toutes les précautions pour la sécurité de tous. Ils ont amené avec eux seulement trois domestiques. Le voyage est heureux et ils arrivent à Mons sans problèmes. Edouard continue et il dit qu'ils ont dû changer leur identité, prendre des noms supposés pour n'être pas reconnus et pour ne pas attirer trop l'attention et faire naître des soupçons ils décident de se séparer : la mère et les enfants plus petit se réfugient chez un curé près de Mons en faisant mine d'être la veuve et les orphelins d'un négociant genevois, tandis que le père et le jeune Edouard restent à Mons. Cependant quand leur hôte les trahit ils doivent fuir encore une fois. Ils se déguisent en charretiers et ils partent.

Malgré le chagrin que j'avois de me séparer de ma mère, j'étois pourtant bien aise de me déguiser, car je désirais depuis longtemps que nous eussions quelque aventure qui nous y obligeait ; et mon père avoit un si drôle de mine en charretier, que je ne pouvois pas le regarder sans rire, d'autant plus qu'il étoit aussi sérieux que s'il avoit eu son habit ordinaire. On nous donna une charrette chargée de paille et attelée de deux mauvais chevaux ; mon père en fut le conducteur, il me mit dans la charrette, et nous partîmes ainsi à minuit. <sup>119</sup>

On doit souligner que toute l'histoire est racontée par un jeune homme qui vit ses aventures avec enthousiasme et qui ne semble pas avoir peur. Il a une totale confiance en son père et il devient un pilier fondamental pour sa famille au cours des années passées en

---

<sup>118</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre I, p .28

<sup>119</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre I, p. 31

exil. Le voyage a été dur à cause du froid rigide. Malgré les conditions difficiles les deux arrivent à Schaffhouse en pleine santé.

Les journées passées en exil sont lentes mais aussi tranquilles. Édouard les passe en lisant, en étudiant et en se promenant par les chemins des bois. Il passe beaucoup de temps dans le jardin de sa maison et vu qu'ils n'ont pas un jardinier, il le cultive avec son père et un domestique, le Blanc.

Les souvenirs d'un temps heureux est présent dans les lettres que les personnages écrivent mais ils sont aussi capables de s'adapter à leur nouvelle vie en exil ;

Je me suis souvenu de tous les déguisements singuliers que tu inventois à ce jeu avec Adrienne ; mais imagine ce que j'ai senti en voyant tout d'un coup paroître derrière le drap Juliette qui est la taille de ta soeur, et qui, ainsi qu'elle, s'étoit mis une grosse bosse postiche sur les dos, et deux cornes sur la tête ! J'ai cru revoir Adrienne, car elle s'étoit justement déguisée de cette manière, la dernière fois que nous avons joué à ce jeu : c'étoit à Auteuil chez M. du Plessis ; tu dois t'en souvenir. Combien cette vue m'a touché ! Je t'assure que j'ai eu bien de la peine à retenir mes larmes. Malgré ces moments de chagrin, je ne m'ennuie jamais, et j'aime beaucoup la Suisse, qui est un pays bien pittoresque.<sup>120</sup>

Les nobles émigrés passent la plupart de leur temps en famille ou avec d'autres familles d'émigrés. Ils ont changé leur vie et maintenant le travail et l'unique façon de s'assurer une subsistance. A travers le récit on découvre de quoi s'occupent ces personnages ; Edouard dans une lettre raconte la situation de la famille de Boissière, formée par le père, la sœur du père Mademoiselle de Boissière, Sylvestre et Mélanie, les deux enfants. Tous les membres de la famille se sont engagés pour gagner de l'argent.

Le père donne des leçons de français et de géométrie ; mademoiselle de Boissière qui peint supérieurement en pastel fait des portraits ; Sylvestre s'est fait maître de langue italienne, Mélanie vend de jolies camées de son ouvrage, et ils se tirent d'affaires. Mon père loue beaucoup leur industrie et leur résignation ; en effet il est beau de voir des gens qui avoient cent mille livres de rentes, supporter aussi courageusement une ruine entière, et vivre honorablement de leur travail, sans avoir recours à personne et sans faire des dettes.<sup>121</sup>

---

<sup>120</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre IX, p. 42

<sup>121</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre IX, pp.43,44

La résilience des émigrés est remarquable. Grâce à leur connaissance ils ont su se sauver dans plusieurs situations. Ils ne peuvent jamais baisser leur garde, parce que chaque personne rencontrée dans la rue pourrait les trahir et les dénoncer aux autorités. Pour cette raison ils se déguisent et changent leur identité Edouard raconte dans une lettre à son ami le chevalier de la rencontre avec un jeune homme. Premièrement, il l'appelle "l'inconnu" et vu qu'il était anglais, Edouard lui parle en anglais et il lui dit que sa famille vient d'Irlande mais qu'il a grandi en France. Après, quelques lignes plus avant, il l'appelle "l'étranger". La méfiance envers la population locale est toujours grande et la peur d'être découvert transparaît par les mots des personnages :

Je n'étois pas inquiet de votre indiscrétion et de celle de M. l'abbé sur notre incognito. Mon père est attaché à le garder tant qu'il pourra, parce qu'il a beaucoup d'ennemis parmi les émigrés qui pourroient lui susciter des persécutions. Mais ce qui lui fait surtout désirer de rester inconnu, c'est qu'il pense que pour la tranquillité des parents qu'on a en France, les émigrés doivent se tenir dans la plus grande obscurité possible et éviter avec soin de faire parler d'eux.<sup>122</sup>

A partir de la moitié du roman, les personnages commencent à signer leurs lettres avec des noms supposés pour assurer une plus grande couverture. Adrienne prend le nom d'*Amenaïde* et Gustave celui d'*Artaxerce*, Edouard a choisi de signer comme *Tancredè*, Juliette a pris le nom de *Théodelinde*, Gogo celui d'*Amalazonte* et Pierrot *Orosmane*. Il s'agit des noms des personnages des comédies et des tragédies qui font référence à l'amour que Madame de Genlis éprouve pour le théâtre mais aussi à la haute formation que ces jeunes personnages ont reçue.

Dans la lettre XXVI on trouve un roman dans le roman, selon la technique du *récit-cadre* ou *enchâssant*. Il s'agit d'un terme utilisé pour désigner une histoire principale qui introduit d'autres récits secondaires. Cette technique permet de lier entre elles plusieurs histoires à travers une seule intrigue narrative. Par exemple dans le *Décameron* de Boccace, un groupe de jeune échappé à la peste de Florence se réunit dans une villa et pendant leur séjour chaque nuit chacun raconte une histoire ; l'histoire de leur fuite constitue le *récit-cadre*, tandis que les histoires des personnages constituent des *récits enchâssés*.

---

<sup>122</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, Lettre XV, pp. 60,61

C'est le cas des *Mémoires d'Eugène de Vilmore, écrits par lui-même*.<sup>123</sup> Le jeune protagoniste Eugène de Vilmore raconte ses expériences personnelles en exil. Ce passage est comme un roman dans le roman, révélant les aventures d'Eugène à l'âge de neuf ans et la façon dont il a vécu les premières années de la Révolution française.

Le récit commence par une description de l'environnement familial d'Eugène. Orphelin dès son plus jeune âge, Eugène est élevé par son oncle, le marquis de Vilmore, au château de Rivray. L'enfance d'Eugène est relativement paisible, mais la vie change radicalement avec la Révolution. Avec son oncle et sa cousine Lolotte, elle est contrainte de déménager à Berne, en Suisse, lorsque la Révolution éclate. Dans ses mémoires, Eugène décrit avec tendresse sa relation avec Lolotte, une jeune fille du même âge qui était déjà considérée comme sa future épouse.

Les mémoires d'Eugène sont écrits avec un mélange d'innocence enfantine et de maturité naissante. Eugène évoque souvent des événements importants, comme le fait d'être devenu le protecteur de Lolotte après la mort de son oncle. Il s'agit d'une scène particulièrement émouvante dans laquelle Eugène est confronté pour la première fois à des responsabilités d'adulte.

Ma pauvre Lolotte, lui dis-je, c'est moi à présent que je serais ton père ; le veux-tu bien ? A cette question, Lolotte laissant tomber les noisettes qu'elle tenoit, me regarda avec une petite mine si touchante et si jolie, que je ne pus retenir mes larmes, et elle me répondit : Pourtant je veux voir mon bon papa... ! En disant cela, elle recommença à crier.<sup>124</sup>

La deuxième partie des *Mémoires* reprend en 1794, alors qu'Eugène a maintenant douze ans et a acquis une certaine expérience. Ses aventures le mènent de Berne à Hambourg, puis à Brême, aux côtés de M. Trumann, un bienfaiteur qui l'adopte finalement comme son fils. Cette adoption est présentée comme une récompense pour la charité qu'Eugène a montrée envers une pauvre femme. Dans un moment de grande émotion, M. Trumann lui dit :

Non s'écria M. Trumann, non, tu ne me quitteras jamais, vertueux enfant ! (Je dois rapporter ses propres paroles). Viens, mon Eugene, viens embrasser ton père. En disant ces mots, il me tendoit les bras.

---

<sup>123</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 112

<sup>124</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 129

Je m'y jetai en sanglotant, et j'y étois si saisi que je ne pouvois parler. Il me serra contre sa poitrine ; ensuite me faisant asseoir près de lui : Mon Eugene, mon fils, je n'ai ni enfants, ni famille.<sup>125</sup>

Tout au long de ces mémoires, Madame de Genlis aborde des thèmes importants pour son travail, tels que l'éducation, la vertu et le sens du devoir familial. Eugène est présenté comme un modèle de moralité et de loyauté. Ce passage illustre également l'importance de l'amitié et de la solidarité entre les jeunes migrants. Bien qu'Eugène soit orphelin, il trouve toujours du soutien auprès de ses amis et de ses bienfaiteurs. Le récit se termine sur une note d'espoir pour Eugène et Lolotte. Après de nombreuses épreuves, leur avenir est assuré grâce à la générosité de la baronne Fleminger, qui adopte Lolotte pour lui donner une bonne éducation.

Dans *Les Petits émigrés* de Madame de Genlis, il est nécessaire de voir l'exil non seulement comme une épreuve historique, mais également comme un moyen d'éducation morale. L'auteure, par le biais de personnages tels que Edouard, le chevalier d'Ermont, Gustave mais aussi Eugène et Lolotte, dépeint comment les jeunes de la noblesse émigrée affrontent les défis de l'exil grâce à ce qu'ils ont appris au cours de leur formation didactique et morale. Le livre met en lumière la loyauté, le devoir familial et la vertu, démontrant que ces valeurs favorisent le développement des jeunes émigrés en dépit des difficultés. Madame de Genlis met en avant que la formation morale se transforme en un bouclier face aux changements révolutionnaires, transformant ce parcours en un modèle pour la résilience et l'adaptation, consolidant de ce fait les bases familiales et sociales.

---

<sup>125</sup> Genlis, *Les Petits émigrés*, p. 171

## Bibliographie

### 1. Œuvres de Madame de Genlis

*Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, Paris, Panckoucke, 1779-1780

*Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation ; Contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des princes, des jeunes personnes, & des hommes*, Paris, M. Lambert & F.J. Baudouin, 1782

*Leçons d'un gouvernante*, Paris, chez Onfroy, 1791

*Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*, Besançon, Métoyer, 1800

*Herbier moral, ou Recueil de fables nouvelles, et autres poésies fugitives ; suivies d'un recueil de romances d'éducation*, Paris, Maradan, 1801

*Mademoiselle de Clermont, Nouvelle Historique*, Paris, Maradan, 1802

*La femme auteur, Nouveaux contes moraux, et nouvelles historiques*, Paris, Maradan, 1802

*Les chevaliers du cygne, ou La cour de Charlemagne*, Paris, Maradan, 1805

*Les Monuments religieux*, Paris, Maradan, 1805

*De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*. Paris, Maradan, 1811

*Mademoiselle de La Fayette, ou Le siècle de Louis XIII*, Paris, Maradan, 1815

*Les veillées du château*, Paris, Maradan, 1819

*Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, Ladvocat, 1825

## 2. Textes littéraires

Chateaubriand, François-René, *Mémoires d'Outre-Tombe*, [Paris, Penaud frères, 1849-1850] Garnier Flammarion, 1981

Madame De La Fayette, *La Princesse de Clèves*, [Paris, Claude Bardin, 1678], Paris, Librairie des Amateurs, A. Ferroud-F. Ferroud Successeurs, 1925

Laclos, Pierre-Ambroise-François Choderlos de, *Les Liaisons dangereuses*, [Paris, Durand-Neveu, 1782], Paris, Stendhal et Compagnie, 1932

Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, [La Haye, Jean Néaulme, 1762] Paris, Lebrigre Frères Libraires, 1832

Rousseau, Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, [Amsterdam, Marc Michelret, 1761], Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, 1843

Sénac De Meilhan, Gabriel, *L'Emigré*, [Brunswick, Fauche, 1797] ed. Michel Delon, Paris, Gallimard, Folio Classique 2004

### 3. Essais pédagogiques

Dunne, John. *Quantifier l'émigration des nobles pendant la Révolution française : problèmes et perspectives Dans : La Contre-Révolution en Europe : XVIIIe-XIXe siècles. Réalités politiques et sociales, résonances culturelles et idéologiques* [online]. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001

Greer, Donald, *The Incidence of the Emigration during the French Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 1951

Guitard-Morel, Josiane *La relation éducative genlisienne, ou La distorsion du lien pédagogique*, RELIEF - Revue électronique de littérature française, vol. 7, no. 1, 2013, pp. 33-44.

Reid, Martine, *Félicité de Genlis, La Pédagogue des Lumières*, Paris, Editions Tallandier, 2022

Reid, Martine, *Madame de Genlis dans le champ éditorial de son temps*, dans la revue de la BNF, 2011/3, pp. 38-45, éditions Bibliothèque Nationale de France.

Pagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle *Refaire sa bibliographie*, Arts et Savoirs [En ligne], 2020

#### 4. Essais historiques

Blair, Thomas, *The Aristocratic Émigrés of The French Revolution: Their Struggles, Travels and Search for National Identity*, 2014. CMC Senior Theses. 964.

Carton, Henri, *Histoire des femmes écrivains de la France*, Paris, A. Dupret, 1886

Castries, René de, *La vie quotidienne des Emigrés*, Paris, Hachette, 1966

Chateaubriand, François-René, *Essai historique, politique et morale sur les Révolutions Anciennes et Modernes considérées dans leur rapport avec la Révolution française*, Londres, J. Deboffe, 1797

Cuvilliers, Vincent, Fontaine, Matthieu Moulis, Philippe. *Julie de Gantés (1784-1879). Une jeunesse en émigration. Dans Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution, édité par Philippe Bourdin*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Fauchon, Amandine, *Réseaux familiaux et construction identitaire d'une noblesse d'épée : l'exemple de l'émigré Albert-François de Moré*, dans *Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, édité par Philippe Bourdin. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010

Furet, François, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978

Kramer, Lloyd, *Émigrés and Migrations during the French Revolution Identities, Economics, Social Exchanges, and Humanitarianism*, Volume 48, Issue 3, Winter 2022: 1–8 Historical Reflections

Rance, Karine, *L'historiographie de l'émigration. Dans Les noblesses françaises dans l'Europe de la Révolution*, édité par Philippe Bourdin. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.

Tritton, Alec, *Escaping the Guillotine : French Émigrés from Revolutionary France*, Exodus, 2013

## Ringraziamenti

Ho aspettato così tanto tempo per scrivere queste pagine che ancora non mi capacito di esserci riuscita. Il tempo sembrava non passare mai e ora che il momento è finalmente arrivato sta succedendo tutto troppo in fretta.

Questa tesi non solo rappresenta la fine di un lungo percorso di studi ma soprattutto la fine di una fase della mia vita e so che tutto questo mi mancherà infinitamente una volta concluso. Ancora mi ricordo il primo giorno in cui ho iniziato l'università, ero piena di sogni e di entusiasmo per questa nuova esperienza. Ho vissuto dei momenti bellissimi e indimenticabili anche se ci sono stati tanti momenti bui. Spesso avrei voluto mollare e lasciare tutto ma alla fine non l'ho mai fatto perché io volevo farcela a qualunque costo.

Quando ho effettivamente realizzato che finalmente mi sarei laureata ho provato un'emozione fortissima, un insieme di gioia, felicità e sollievo. Tutti gli anni di sacrifici e le fatiche per arrivare a questo giorno sono stati spazzati via.

Se ce l'ho fatta è perché in fianco ho avuto delle persone che mi hanno voluto bene e che mi sono stati di sostegno. Ognuno a modo suo ha saputo darmi il conforto di cui avevo bisogno per non farmi abbattere quando non riuscivo a passare un esame, quando prendevo un brutto voto o se vedevo altre persone laurearsi prima di me. Avere qualcuno che crede in te e che ti sprona a dare sempre il meglio non è scontato e mi ritengo molto fortunata per questo.

Voglio condividere e festeggiare questa conquista con tutti i miei amici e non dimenticherò mai questo giorno. Mi auguro di saper affrontare così le nuove sfide che la vita mi metterà davanti con forza e determinazione per realizzare tutti i miei sogni. Sono fiera di me stessa e di quello che sono diventata perché in fondo l'università non è altro che un lungo viaggio alla scoperta di sé e ti cambia completamente una volta uscito.

Vorrei concludere con una citazione di Paulo Coelho che racchiude il senso delle mie parole:

*Ogni volta che conquisti qualcosa, comprendi che stai solo iniziando a percorrere una nuova strada. La vita è un lungo viaggio, dove ogni traguardo è solo l'inizio di una nuova sfida.*

Emma



